



**HAL**  
open science

# Le sel et le fer au cœur des échanges, de la circulation et du commerce dans la région des Grands Lacs à l'époque précoloniale

Elizabeth Vignati

## ► To cite this version:

Elizabeth Vignati. Le sel et le fer au cœur des échanges, de la circulation et du commerce dans la région des Grands Lacs à l'époque précoloniale. Les cahiers d'Afrique de l'Est, 2019, La diffusion des plantes américaines dans la région des Grands Lacs. Approches générale et sous-régionale, l'Ouest kényan. Dissemination of the American Plants in the Great Lakes Region. General and Sub-Regional Approaches, the Western Kenya, 52, pp.241-285. 10.4000/eastafrica.479 . hal-02043191

**HAL Id: hal-02043191**

**<https://hal.science/hal-02043191>**

Submitted on 20 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Le sel et le fer au cœur des échanges, de la circulation et du commerce dans la région des Grands Lacs à l'époque précoloniale**

Elizabeth Vignati

L'objet principal de ce texte est de rassembler les témoignages écrits, épars dans la littérature et les rapports, sur les ressources, les lieux de production et le commerce du sel et du fer dans la région des Grands Lacs jusqu'à la colonisation. Le grand nombre de communautés, leur dispersion sur le territoire, les interrelations ainsi que les différents modes de circulation (troc, échanges locaux, réseaux commerciaux régionaux et interrégionaux, commerce de longue distance) permettent de mesurer l'ancienneté et l'importance économique, sociale et politique de ces deux biens dans la région. La mise en évidence des formes et des circuits d'échanges peut fournir une explication à la diffusion et à l'adoption des plantes américaines – qui se sont faites selon des rythmes différents –, à mettre en relation aussi bien avec les contextes écologiques et politiques qu'avec la « réaction » d'ouverture ou de fermeture des sociétés. En effet, les mécanismes d'adoption semblent variables au vu de l'information disponible. Adoptées par nécessité (famine), destinées aux seuls détenteurs du pouvoir (cadeau de prestige), introduites par influence extérieure (Swahilis, Arabes), les situations ou les cas sont multiples.

## **Introduction**

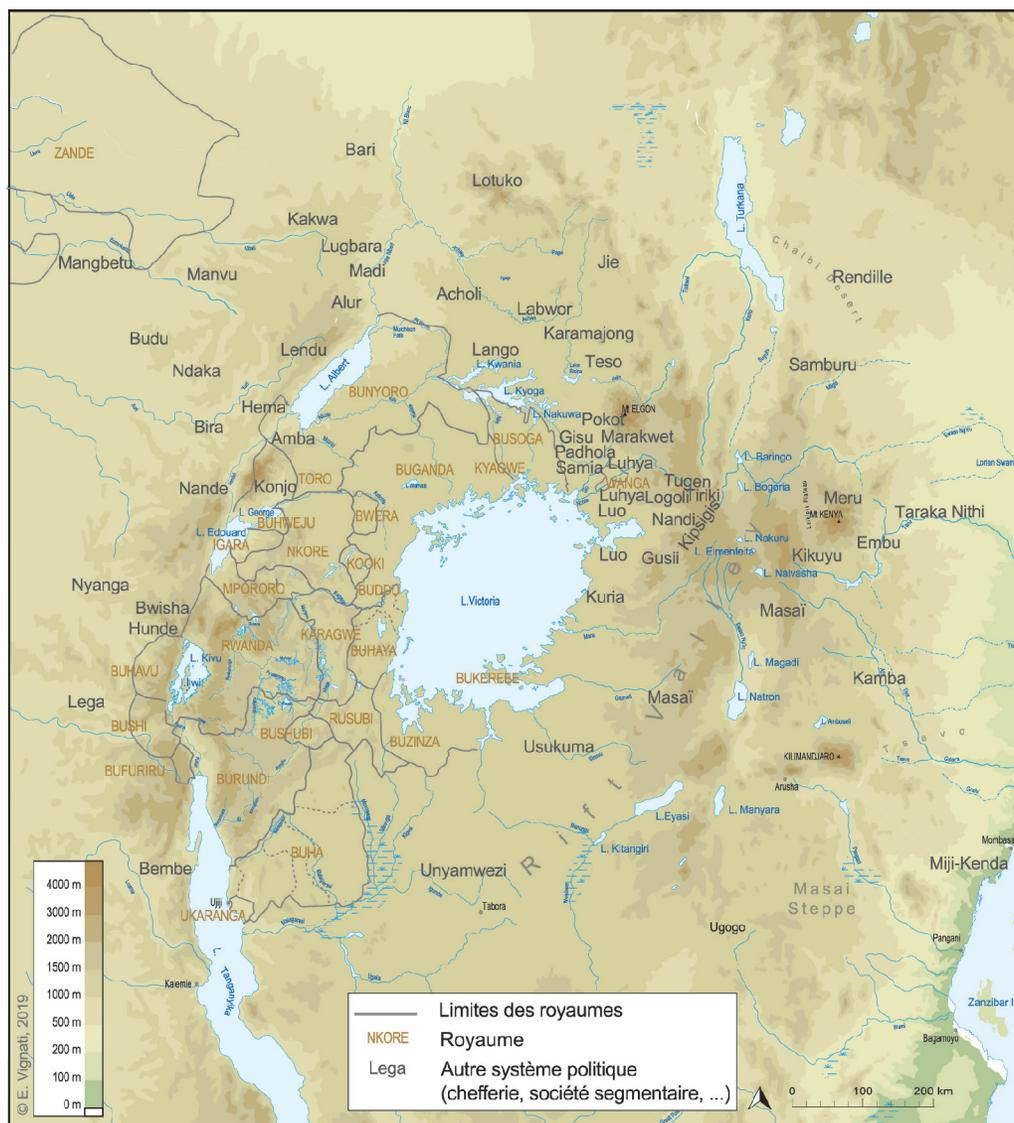
Poser des éléments de compréhension de l'introduction et de la circulation des plantes dans la zone des Grands Lacs demande de se pencher sur la circulation, les échanges et le commerce des deux biens de première nécessité les plus échangés, vendus, troqués et monnayés sur la longue durée dans la région : le fer et le sel, dont on présentera les lieux de production et les trajets de circulation après avoir défini les différents niveaux d'échange et de commerce<sup>1</sup>. On essaiera aussi d'en mesurer l'importance économique, sociale et politique. Car parallèlement aux aspects économiques, le sel et le fer sous ces différentes formes (produits bruts ou manufacturés) ont joué un rôle de premier plan dans les relations sociales.

Le cadre chronologique de cette recherche repose sur les travaux des archéologues - limités au-delà du xvi<sup>e</sup> siècle -, sur les rares publications des linguistes mais surtout sur les sources écrites des xix<sup>e</sup> (voyageurs, commerçants) et xx<sup>e</sup> siècles (missionnaires, administrateurs, voyageurs et travaux académiques). Il y a donc une fenêtre d'environ deux siècles (xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup>) pour lesquels les informations aboutissent majoritairement à des constructions, voire à des suppositions dans certains cas. Cependant, grâce à quelques éléments, parfois ténus, il est possible d'aboutir non pas à des certitudes mais à quelques éclaircissements et hypothèses.

---

1. Les relations entre les différents groupes évoquées dans ce texte ne reflètent pas l'ensemble des relations sociales ou politiques. Il s'agit plutôt d'un « panorama économique » au sens large.

Cette compréhension passe aussi par une analyse des espaces géographiques dans lesquels ont migré et se sont construites les différentes formations politiques (cf. carte 1)<sup>2</sup>. En effet, la région des Grands Lacs est celle des rifts et des montagnes au cœur de laquelle le lac Victoria a joué un rôle essentiel dans la circulation des hommes et des biens. Si l'histoire de cette circulation et du peuplement, mais aussi celle des fléaux (épidémies, épizooties, sécheresses) qui fait bouger les frontières des territoires locaux, est bien cernée à l'échelle régionale, il n'en est pas de même à l'échelle micro-régionale, certaines zones ayant été moins bien étudiées que d'autres<sup>3</sup>.



Carte 1. Royaumes et autres systèmes politiques dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle  
Sources : Chrétien (2000), Czekanowski (2001) & Médard (2001).

2. Voir les travaux de Mworoha (1977, 1993, 2018, et dans ce volume.)

3. Voir la synthèse de M. Ndeda dans ce volume pour le Kenya et les travaux de Thibon (1989, 2017, 2018 et dans ce volume).

## **1. Échanges/déplacement/circulation**

La réalité des échanges et du commerce est très complexe : depuis les travaux de Polanyi (1957), on sait que toute activité économique a une dimension sociale qui varie selon les types d'échange et de contexte ; aucun échange n'est purement économique ni purement social. Cependant, dans cette complexité, on peut dégager trois échelles d'observation qui rendent compte des différentes modalités des circulations. Niveaux qui peuvent bien entendu se superposer partiellement dans un cadre spatio-temporel donné, permettant d'identifier les ruptures et les continuités entre les différentes sphères, mais aussi de comprendre les variations susceptibles de se produire dans une même société et les différences qui existent entre des sociétés.

### **1.1 L'échange ou le troc local**

L'échange ou le troc local implique deux personnes et deux types de biens ou de services de valeur équivalente, le plus souvent à l'intérieur du groupe. Il est autant social qu'économique et peut coexister avec différentes formes de commerce. Ce type d'échange n'en reste pas moins un vecteur important de la circulation des biens, car il peut prendre une multitude de formes dans la vie sociale du groupe, notamment : i/ le besoin réciproque ; ii/ les rituels, les cérémonies ou les grands événements sociaux (compensation matrimoniale, funérailles, alliance, traité de paix, accueil de visiteurs étrangers au groupe) ; iii/ la levée de taxes/redevances par des chefs ou des intermédiaires qui peuvent être payées en produits locaux avec, dans ce cas, une possible redistribution du surplus ; iv/ le tribut, qui repose sur une spécialisation de la production à l'intérieur d'une unité politique, est notamment un moyen privilégié de redistribution et de circulation des biens dans le groupe.

Cet échange local passe essentiellement par des réseaux (parents, alliés...) et reste, contrairement aux autres formes d'échange, plus difficile à quantifier.

Toutes ces formes d'échange ou de troc racontent une véritable histoire sociale du bien échangé, qui peut ainsi passer de main en main sans être accompagné par un déplacement humain.

### **1.2 Le commerce à l'échelle régionale**

Le commerce à l'échelle régionale se fait généralement entre groupes alliés, soit pour échanger des ressources alimentaires (bétail, sel, céréales, etc.) entre zones écologiquement complémentaires, ou des biens (production manufacturée, fer, poterie), soit dans les cas d'intermariage ou encore d'hospitalité, d'alliance, de lien de frères de sang<sup>4</sup>, d'envoi d'ambassadeur pour négocier la paix...

À l'échelle locale ou régionale, il existe également d'autres types de circulation des biens, sans échange, ou plutôt un échange de bien contre service ou prélèvement (taxe, péage, tribut) accompagné le plus souvent d'une redistribution.

Le droit de commercer, celui de douane ou de péage (ce dernier qui assure un flux de commerce entre des aires de communautés voisines) n'est en général pas perçu comme une barrière mais comme un passage protégé qui permet la distribution de biens dans des zones contrôlées qui sinon auraient été exclues du commerce.

### **1.3 Le commerce de longue distance**

Enfin le commerce de longue distance peut se caractériser par une demande de biens destinés à être exportés hors du continent (exception faite bien sûr de Zanzibar), n'ayant pas de

4. Les marchands arabes l'ont utilisé pour faciliter leur pénétration à l'intérieur, par exemple chez les Kikuyu ou chez Kamba du Kenya.

valeur marchande ou symbolique localement (par exemple l'ivoire), par le développement d'une autorité centralisée pour l'administrer, et par l'emprunt de trajets réguliers effectués d'une seule traite à partir des routes utilisées antérieurement pour le commerce régional (Vansina 1962). Schématiquement, il a concerné des peuples de cultures différentes et n'est pas sans influencer l'apparition de cultures nouvelles (la culture swahilie par exemple) et de phénomènes d'acculturation/assimilation.

Ces catégories ont pu s'interpénétrer et se superposer. La dynamique des échanges (poussée par la croissance démographique et donc une demande accrue) fait que chaque cercle d'échange perd de son importance et de son rayonnement au fur et à mesure qu'une autre sphère gagne en influence et augmente en taille : on échange d'abord chez soi, puis sur des places de marché temporaires ou tournantes, puis sur des places de marchés fixes qui deviennent de véritables centres commerciaux. Plusieurs formes d'échange coexistent donc toujours en même temps : elles ne se remplacent pas, mais se superposent. Au fil du temps les premières formes d'échange (troc, échange) vont se raréfier pour laisser place aux autres formes, plus élaborées, par exemple les marchés.

## 2. Le sel

### 2.1 Espaces de production et pouvoir

Arthur J. Mounteney-Jephson (1891, *in* Middleton 1969) est le premier européen voyageant dans la région à évoquer l'importance du sel et à considérer son lien avec la « bonne santé » économique des sociétés qui le produisent et l'échangent. Good (1970), reprenant les récits des premiers voyageurs (Mounteney-Jephson 1891, Casati 1898, Parke 1891, Stanley 1891) dresse un panorama des différentes catégories de sel (minéral ou végétal) dont les méthodes de production diffèrent, mettant en jeu des aspects sociaux et des spécialisations particuliers.

À l'ouest du lac Victoria, les lieux d'exploitation s'étendent de l'Ouganda jusqu'au Malawi en suivant le rift occidental, avec, pour la région étudiée, trois zones majeures d'extraction : au Bunyoro, Kibiro sur les rives du lac Albert ; au Toro, Kasenyi (lac Georges) et Katwe (lac Édouard) à la jonction entre le Toro, le Buhweju et l'Igara ; Uvinza (au confluent de la Malagarasi et de la Rutshugi, à l'est du lac Tanganyika, proche de Kigoma). À ces grandes salines du rift occidental<sup>5</sup>, s'ajoutent d'une part celle d'Ivuna<sup>6</sup> au sud du lac Rukwa et d'autre part les terres salées du Buha du nord dont les rendements sont nettement plus faibles<sup>7</sup>. Ces ressources ont probablement joué un rôle important dans les échanges locaux. Au nord, nord-est et à l'est du lac Victoria, les lacs salés Turkana, Baringo, Bogoria, Nakuru, Elmenteita, Naivasha ainsi que les dépôts de sel de Kasingiri<sup>8</sup>, près de Sindo dans le golfe de Winam, et au Busoga, des affleurements<sup>9</sup> sont connus et

5. Il existe au sud de la zone d'étude de nombreux autres sites d'exploitation du sel, notamment Kasembe en Zambie (Mwelwa C. Musambachime *Mining and Salt Making in Zambia to 1920: A Study of the "Dying" indigenous industries*, n.d., non publié). Voir également la carte p. 66 *in* Sutton & Roberts (1968).

6. Situées au sud de la Tanzanie, il n'y a que peu d'informations concernant leur exploitation dans une région, par ailleurs peu habitée avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Quelques enquêtes orales ont mis en évidence qu'elles étaient en accès libre à l'époque pré-coloniale. Les fouilles effectuées par Fagan et Yellen (1968) ont cependant pu corrélérer les datations obtenues ou les céramiques mis au jour avec l'exploitation des salines aux environs du XIII<sup>e</sup> siècle (Fagan 1970).

7. Chrétien (1978), Roberts (1968).

8. Kenny (1979).

9. Au Busoga il existait des dépôts de sel (*salt licks*) fabriqués à partir de cendres de papyrus, à partir desquels des blocs étaient façonnés (Cohen 1972 : 6).

utilisés par les populations locales pour le bétail ou la nourriture. Il en existe également sur les versants du mont Kenya<sup>10</sup>.

Au sud du lac Victoria, Roberts<sup>11</sup> met en évidence une ressource abondante, de qualité inégale, avec de nombreux sites dédiés à la seule collecte locale. Plus au sud, les lacs Magadi, Natron et Eyasi ont donné lieu à des exploitations de sel<sup>12</sup>.

Cependant, dans l'aire choisie pour cette étude, seules les trois grandes zones d'exploitation de Kibiro, de Kasenyi et Katwe, et d'Uvinza ont débouché sur une large diffusion et de véritables réseaux et circuits d'échanges régionaux, inter-régionaux, voire de commerce de longue distance, grâce à la qualité ou à l'abondance du sel produit.

### *Kibiro*

L'occupation du site et la production de sel remontent au début du deuxième millénaire de notre ère et perdurent encore de nos jours (Connah 1996), mais, élément souvent négligé, il ne s'agissait pas d'un site isolé. Nous le savons par les voyageurs qui signalent, fin XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècle, une large exploitation de terres salées sur les rives sud-est du lac Albert, notamment à Buhuka, Eppigoya, Tonya (Baker 1866, Worthington 1927) ou encore par des fouilles archéologiques à Kiryamboga (Connah 1996). Cependant, Kibiro reste, grâce à la présence de sources chaudes d'eau salée et à la mise en œuvre d'une technique élaborée d'exploitation<sup>13</sup> (réseau de canaux de terre et de bassins de décantation<sup>14</sup>), le lieu où la production était la plus importante et la plus renommée.

Toutes les étapes de l'exploitation, jusqu'à sa commercialisation, étaient assurées par les femmes et les jeunes filles à partir de 15 ans, de même que la collecte du bois. Même s'il est difficile de dire avec exactitude depuis quand les réseaux d'échange et de commerce se sont mis en place, les travaux de Graham Connah ont permis à des chercheurs (Kamuhangire 1993, Robertshaw 1994, Doyle 2006) d'émettre l'hypothèse que cette production de sel, qui dépassait largement la consommation locale, et sa commercialisation ont été un vecteur économique fondamental pour le développement politico-économique du royaume du Bunyoro aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

### *Katwe et Kasenyi*

Les deux sites de Katwe (lac Édouard) et Kasenyi (lac Bunyampaka/Georges) sont reliés entre eux par le canal naturel de Kazinga. Même si la profondeur historique de leur exploitation reste inconnue, faute de recherche archéologique sur les différents sites, on a, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une vue d'ensemble assez précise des enjeux économiques et socio-politiques liés aux échanges<sup>15</sup>.

Aux alentours de 1800, ce sont les Konjo qui produisaient et échangeaient le sel de Katwe et de Kasenyi. Des groupes de jeunes gens originaires de toute la région, composés aussi bien de femmes que d'hommes, venaient se procurer du sel en échange de nourriture

10. Les Mbeere ramassent de fines couches de sel en différents endroits et l'échange notamment avec les Embu (Mwaruvie 2012).

11. Cf. Carte in Sutton & Roberts (1968).

12. Cf. Senior (1938), Good (1972), Chrétien (1978), Adshead (1992).

13. Se reporter à Connah (1996) pour les explications des techniques d'extraction et de production mises en œuvre à Kibiro.

14. Kibiro produisait un sel pratiquement pur (97,4 % de chlorure de sodium), d'où sa réputation qui dépassa très largement les frontières du Bunyoro.

15. Sur Katwe, se reporter aux travaux de Kamuhangire (1993).

ou de fer<sup>16</sup>. Le sel obtenu était ensuite distribué dans le cercle familial et le surplus vendu à leurs voisins, ce qui leur permettait d'acquérir, par exemple, des chèvres pour la dot. À cette époque, les Bagabo et les Bakingwe, deux chefferies<sup>17</sup> qui avaient migré depuis le Rwanda dans la région aux environs de 1760, s'installent sur des îles des lacs Édouard et Georges et commencent à transporter, par canoës<sup>18</sup>, le sel et d'autres marchandises à travers les lacs. Ouvrant ainsi ce commerce à de nouveaux territoires jusqu'alors difficilement accessibles, ces débouchés vont de pair avec la création de marchés riverains et une densification de l'habitat, qui permettent d'écouler le sel et d'augmenter la production. Cette intensification s'accompagne aussi de l'apparition d'intermédiaires, comme les collecteurs de la taxe, et d'administrateurs des emplacements des marchés. On passe ainsi en l'espace de moins d'un siècle d'un échange local à un commerce interrégional. Au fur et à mesure du développement commercial, les Bagabo et les Bakingwe ont d'abord été piroguiers, puis piroguiers et commerçants pour finir exclusivement commerçants, absorbant d'ailleurs les communautés konjo. Par ailleurs, on sait qu'il existait des sentiers et des campements (Posnansky *in* Good 1972) liés au sel entre Katwe et le Congo (nord-ouest du lac) avant l'arrivée des Arabes dans la région.

Dans les années 1870, le Busongora passe sous contrôle du Nkore pendant quelques années et en 1876, le Bunyoro le reconquiert jusqu'à l'arrivée d'Emin Pacha en 1889, puis à partir de 1891 il sera de nouveau sous domination du Bunyoro. La conquête du Busongora a donc permis à ce dernier de renforcer sa domination sur l'ensemble du commerce du sel (Kibiro et Katwe). Malgré différents conflits entre Toro, Bunyoro et Buganda dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour s'assurer le monopole de ce commerce très lucratif, la croissance de la production et de sa commercialisation n'ont pas chuté. Preuve en est les descriptions faites par des membres de l'expédition conduite par Emin Pacha et Henry Morton Stanley à la fin des années 1880<sup>19</sup>. Ils sont frappés à la fois par les énormes dépôts de sel stockés dans les villages jusqu'à une heure de marche de Katwe, à la fois par le caractère très professionnel du commerce mais aussi par l'absence de production de nourriture. On parle de 600 huttes et d'une population supérieure à 2 000 personnes pendant la saison sèche (Stanley 1890). Les paquets de sel sont stockés pour l'exportation à travers le lac Édouard ou pour les caravanes africaines venues de loin pour commercer. Pour Czekanowski (2001), qui voyagea dans la région en 1907-1908, l'enjeu est tel qu'il faut sécuriser les routes commerciales dans un contexte conflictuel<sup>20</sup>.

16. Par exemple, une mesure de sel était échangée contre un panier de millet ou une houe ou encore deux fers de lance. Bien sûr l'échange variait en fonction de différents facteurs (saisons, pénurie...) ou de pois ou une houe ou encore deux fers de lance (le taux pouvait varier).

17. Appartenant au groupe Kyangwe, et qui étaient dirigés par les clans des Barenge et des Bafumambogo qui payaient un tribut au roi du Kisaka-Makara. Ce dernier leur donnait une liberté totale d'exploitation et de commercialisation du sel, contre un tribut bien évidemment.

18. Les canoës acquis auprès des Nande au début de ce commerce, puis au fur et à mesure du développement du commerce par voie fluviale, les Bakingwe et le Bagabo importèrent les matériaux pour les assembler eux-mêmes sur place.

19. Se reporter aux descriptions faites par Stanley (1990), Mounteney-Jephson (1991), Casati (1991), Scott Elliott (1994), Lloyds (1997), Grogan & Sharp (1900), Moore (1901), Johnston (1902)...

20. Czekanowski (2001 : 153) : « [...] Il y avait aussi une petite colonie d'agriculteurs banyoro, établie par le roi du Toro pour assurer la sécurité sur la route de Katwe, source primordiale de ses revenus. Kasese est administré par les Bahima, noblesse locale peu nombreuse. Les Bakondjo, véritables autochtones, ne jouissent pas de la confiance du pouvoir. »

Jusqu'en 1923, le roi du Toro est propriétaire, à titre personnel, du commerce de Katwe et de Kasenyi<sup>21</sup>. Après cette date, il est mis sous administration coloniale locale. Enfin, il est intéressant de noter que le commerce du sel de Katwe et de Kasenyi n'a jamais été contrôlé par les marchands arabes, même après être entré dans le commerce de longue distance.

### *Uvinza*

Le troisième grand centre d'exploitation et de commerce du sel de la région – Uvinza – est localisé à l'ouest de la Tanzanie ; les sources salées d'Uvinza, au confluent de la Malagarazi et de la Rutshugi, ont probablement été exploitées dès les v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles de notre ère (Sutton & Roberts 1968), sans qu'il soit cependant possible de mesurer la production ancienne, l'échange ou les réseaux commerciaux car la continuité d'occupation des sites n'est pas confirmée. Il est cependant probable que pendant très longtemps, cette collecte du sel à Uvinza fut ouverte à tous et pratiquée sans être sous le contrôle de spécialistes ou des autorités et que les réseaux de distribution restèrent locaux.

Comme pour Katwe ou Kibiro, l'histoire des salines aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles est plus accessible. Le paysage politique de la région a changé à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, à la mort de Lubele, l'un des leaders venu du Rwanda, et à la partition du territoire entre ses trois fils, donnant naissance à trois chefferies distinctes, dont les frontières convergeaient là où sont situées les principales sources salées, permettant aux trois chefs de se partager les ressources de l'exploitation du sel tout en stimulant la production, et par conséquent la multiplication des lieux d'échanges et des réseaux sociaux. Par ailleurs, un tribut payé par les cuiseurs de sel assurait aux chefs richesse et redistribution pour le groupe, car si le territoire était propriété des chefs, l'exploitation des sources restait libre et concernait plusieurs milliers de personnes. Cette production de sel, qui atteignait 300 tonnes par an, a non seulement abouti à une organisation pour l'approvisionnement des denrées de première nécessité aux cuiseurs (bois, nourriture, poteries), mais a également développé l'activité de commerce et d'échange de biens (bétail, houé) venant de l'est (Chrétien 1978).

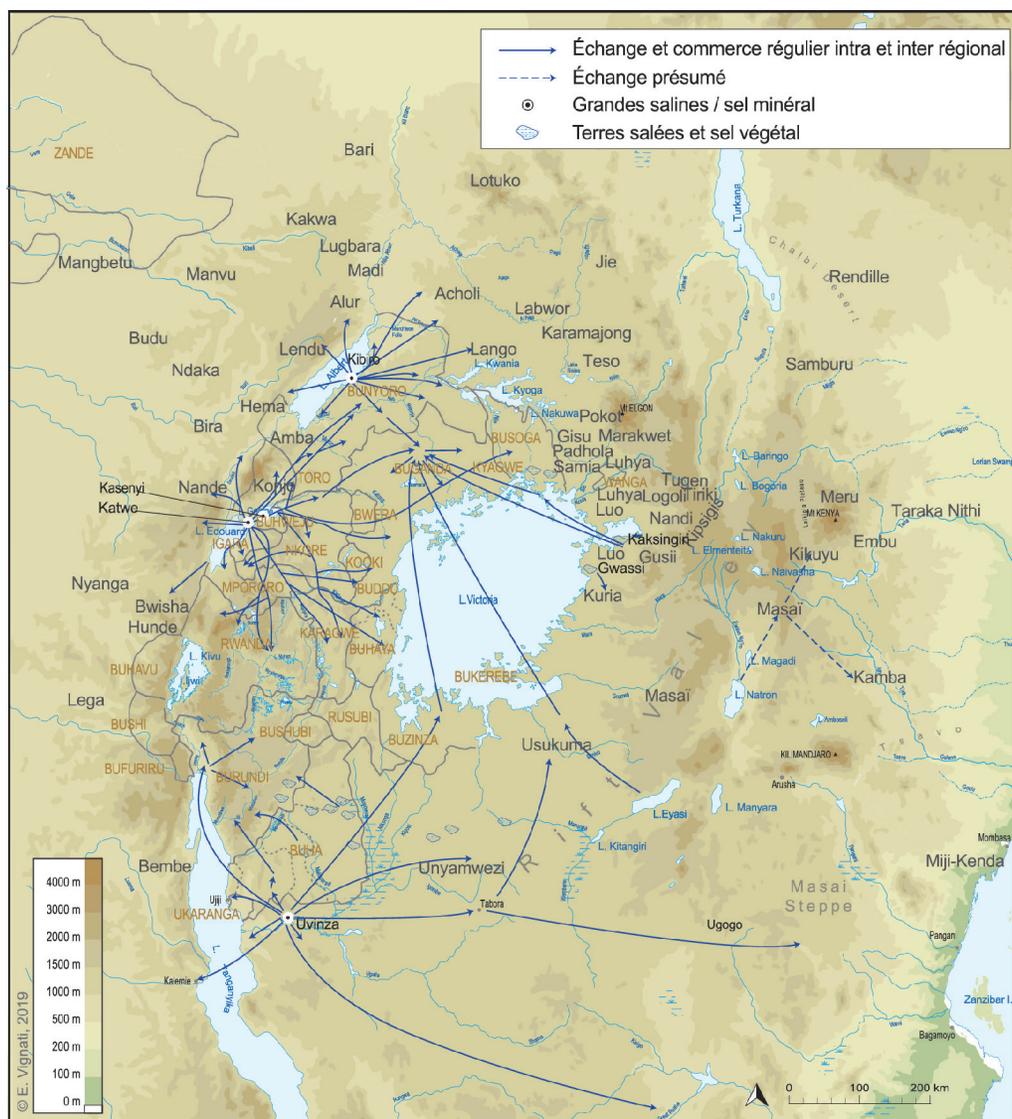
## 2.2 Espaces de circulation

Comme on a pu le voir avec la localisation et la description des grandes salines, la production de sel minéral est plus importante à l'ouest qu'à l'est du lac Victoria, or le sel est une ressource essentielle pour le bétail des nombreuses sociétés pastorales de l'Est. Les lacs salés suppléaient probablement aux besoins des sociétés riveraines, mais nous n'avons que peu d'études<sup>22</sup> sur un éventuel commerce régional qui permettraient de le confirmer.

Il existe cependant, même si elles sont ténues, quelques indications d'échange de sel des lacs Magadi et Natron entre les Kikuyu de la région de Mahiga (sud-ouest mont Kenya) et les Masai voisins (Marris & Somerset 1971), et entre les Kamba et les Masai. Plus au sud-est, des caravanes d'une cinquantaine de jeunes gens (y compris des femmes non

21. Czekanowski (2001 : 104-141) : « *L'exploitation du sel est maintenant la régalie du Toro, royaume que les Anglais ont rendu souverain. Au nom de son roi, le vassal Musa gère la saline et le commerce du sel, en se faisant remplacer par un collaborateur pendant ses séjours à la cour. Une partie du sel est vendue sur place ; le reste prend la route du Toro. Musa s'occupe également du magasin de sel anglais, le remplissant, paraît-il, gratuitement. Ce sont les femmes Bakondjo, soumises à Musa, qui extraient le sel, compensant ainsi par leur travail les impôts impayés de leurs époux. Le transport d'une charge de sel de Katwe à Fort Portal équivaut à l'impôt annuel dû par une hutte. [...] La population de Katwe se procure les denrées alimentaires qu'elle ne produit pas en les échangeant contre du sel. Les chèvres, par exemple, arrivent ici de très loin... »*

22. Signalons le travail de R. Van Zwanenberg, *Research into the Lake Magadi Salt Trade and Trade along the Eastern side of Lake Victoria* (non publié, non consulté).



Carte 2. Production et circulation du sel

dans la région des Grands Lacs durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

Sources : Chrétien (1978), Cohen (1972), Connah (1996), Good (1972), Kamuhangire (1993), Kenny (1974), Lugan (1981), Sutton & Roberts (1968).

mariées) venaient de l'aire Sukuma chaque année jusqu'au lac Eyasi au sud de la *Rift Valley* entre mai et octobre pour ramener jusqu'à 35 kg de sel par personne (la moitié pour les femmes), en plus de l'eau et de la nourriture. Ces caravanes se sont ensuite tournées vers Uvinza, des routes commerciales ayant été ouvertes (Senior 1938).

Mais avant d'examiner, à partir des centres de production du sel minéral de l'ouest, les modalités d'échange et l'extension des aires de circulation au cours des XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, quelques précisions sur le sel végétal<sup>23</sup>. Il est en général obtenu par filtrage des cendres de certaines plantes, et sert principalement pour relever la nourriture, plus rarement pour

23. Sur le sel végétal, voir le doctorat de Kabanda Marcel, *Économie et technologie du sel dans la région des Grands Lacs d'Afrique de l'Est (1850-1920)*, thèse de doctorat en histoire, Université Paris I, 1991 ; ainsi que l'étude de Portères (1950), *Les sels alimentaires. Cendres d'origine végétale, sels de cendres comme succédanés*

le bétail. Même s'il est peu apprécié car de mauvaise qualité, il est consommé à peu près partout parce que, soit le stock de sel minéral acquis est épuisé, soit ses lieux de collecte trop éloignés, soit la saison de sa collecte n'a pas commencé ou tout simplement il est trop cher. Mais en règle générale le sel végétal ne circule pas ou seulement très localement car les différentes plantes qui servent à le produire existent partout<sup>24</sup>.

Mieux connue, plus fréquente et plus productive est l'utilisation du sel obtenu par évaporation et filtration de terres salées. Plusieurs dépôts de ce sel sont connus au Busoga (Cohen 1972) et le long des rives sud du golfe de Winam (Kenny 1974) dont les ressources sont entrées, depuis au moins le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les échanges inter-régionaux qui se sont organisés autour et travers le lac Victoria. Notamment, dans l'ex-Kavirondo, ceux de Gwasi et de Kasingiri près de Sindo, exploités par les Abasuba qui le revendaient aux Abakuria (Dobbs 1914, Kerata Chacha 1999), étaient aussi fréquentés par des commerçants Banyoro qui le vendaient jusqu'au Buganda en raison de sa grande qualité (Dobbs 1914, Van Zwanenberg 1975).

À l'ouest du lac Victoria, nous avons des précisions intéressantes sur les modalités de collecte ou d'acquisition de ce sel végétal. Ainsi, avant le XIX<sup>e</sup> siècle, au Burundi (dans sa partie méridionale, le Buha), on utilisait aussi « *les terres salées de certains marais du Buha du nord (à la frontière du Buyungu du Muhambwe) et de l'est de l'Unyamwezi (Bukune et Bulungwa) [...] plus proches [que les salines d'Uvinza], mais d'un rendement beaucoup plus faible et de médiocre qualité* » (Chrétien 1978). Au Rwanda l'échange de porte à porte ou les circuits commerciaux locaux (sel contre vivres, principalement sorgho, pois ou haricots) concernait uniquement le sel produit localement à usage domestique ou animal, sous forme liquide ou solide, sel végétal (comme dans la région de Kigoma), ou issu de cendres volcaniques (vendu sur les marchés au nord du Kivu), boues salines et puits salins (Lugan 1981).

Sur les versants nord et nord-est du mont Elgon (en Ouganda), les Sebei, groupe agropastoral, fabriquaient le sel alimentaire végétal à partir des cendres de différents arbres, malheureusement sans autre indication (Roscoe 1923).

Pour revenir au sel minéral des trois grands centres d'extraction à l'ouest du lac Victoria, à Kibiro, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la plus grande partie de la production était écoulee dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, essentiellement par le biais des marchés, le reste entrainé dans les réseaux commerciaux du royaume, et du Buganda<sup>25</sup>. Il faisait également l'objet d'échanges dans d'autres directions, notamment à l'ouest et au nord-ouest du lac Albert, en Ituri auprès des populations Lendu. Puis, au cours du XIX<sup>e</sup>, ce réseau commercial s'est étendu au nord jusqu'aux hautes terres par l'intermédiaire des Alur, chez les Acholi, les Lango et a rejoint le réseau du lac Kyoga jusqu'à la vallée de la rivière Moroto.

Cependant, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la production de Kibiro s'est avérée insuffisante. Doyle (2006) rapporte que la domination du Bunyoro sur le commerce régional du sel s'est renforcée par la conquête du Busongora et des mines de Katwe. Ce sel, de moins bonne qualité que celui de Kibiro, était en revanche plus abondant.

*de chlorure de sodium alimentaire et catalogue des plantes salifères en Afrique intertropicale et à Madagascar*, Organisme d'enquête pour l'étude anthropologique, AOF - ORANA-Dakar, 77 p.

24. On le trouve par exemple à l'est du lac Victoria, chez les agro-pasteurs kuria qui se servent des cendres de deux plantes cultivées *corchorus olitorius* (corète) ou *vigna senensis* (pois), (Babere Kerata, 1999). La manufacture de sel végétal à partir de cendres de plantes est mentionnée par Wagner (1970) au Kavirondo chez les Logoli et les Vugusu. Il était également connu dans le Buha pré-colonial et dans le Kumoso à l'est du Burundi (Chrétien, 1978).

25. Au Buganda, en 1880, Emin Pasha indique qu'un paquet de sel de 1,8 kg vaut 1 000 cauris (Schweinfurth 1888), une chèvre de 1 200 à 1 500, un mouton de 1 000 à 1 200.

On a vu que la production du sel de Katwe et de Kasenyi n'a cessé d'augmenter entre le xvii<sup>e</sup> et la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Sa commercialisation était organisée à travers le lac Édouard jusqu'à environ 80 kilomètres à l'intérieur de l'actuelle frontière du Congo, au sud jusqu'au Rwanda et au Burundi où son rayonnement allait jusqu'à la frontière de celui d'Uvinza. Au sud-est il était commercialisé jusqu'en pays Haya, en passant par le Mpororo et le Karagwe. Au nord, les réseaux commerciaux qui écoulaient le sel couvraient le Toro et au-delà vers l'ouest : par exemple, les Amba, au nord du Ruwenzori, utilisaient le sel de Katwe obtenu par échange entre individus avec les Konjo à travers les relations de frères de sang (Winter 1952). Il se diffusait dans le Nkore et atteignait le Buganda - où il pouvait être échangé jusqu'au Busoga via le lac Victoria contre des bananes séchées<sup>26</sup> ou des outils en fer (Cohen 1983).

Au xix<sup>e</sup> siècle, outre cette expansion des réseaux commerciaux, il était également possible de se le procurer sur des marchés proches des rives du lac, comme celui, très important, de Katana<sup>27</sup> : les Nkore venaient l'acheter à Keyhura, les Baganda à Kitakwende alors que les Banyoro se rendaient jusqu'à Katwe même pour s'en procurer (Sundström 1974).

Ainsi le sel d'Uvinza approvisionnait les populations du nord du lac Tanganyika, Burundi et Rwanda, jusqu'au Buganda, et à l'est jusque dans l'Ugogo, au sud-est jusqu'à la vallée de la Ruaha au centre de la Tanzanie, à l'ouest jusqu'au Congo. Les populations autour d'Albertville (actuelle ville de Kalémie sur la rive occidentale du lac Tanganyika) obtenaient leur sel d'Uvinza (Cameron 1877). Même si ce sel entra en concurrence avec ceux de Katwe et de Kasenyi au nord et avec ceux du sud<sup>28</sup>, grâce à son excellente qualité et à sa réputation il s'imposa dans le commerce inter-régional puis de longue distance dans deuxième partie du xix<sup>e</sup> siècle et entra pour une part non négligeable dans les échanges des caravanes reliant Ujiji à l'océan Indien. Vendu à Ujiji, il servait uniquement à être échangé contre des vivres auprès des populations sur le trajet, notamment en Ugogo, et n'arrivait pas jusqu'à la côte. Ces échanges commerciaux favorisèrent l'enrichissement des chefs, qui, outre les revenus liés à la collecte, taxaient les marchandises au passage des caravanes. Tout au long du xix<sup>e</sup> siècle, la région connut des conflits (entre chefferies, mais aussi des attaques de l'extérieur, et dans les années 1880 celle des Arabes ou de Tippu Tip) pour s'assurer le contrôle de la production du sel et des routes commerciales. Conflits, recompositions politiques, mouvements migratoires, et demande de sel en constante augmentation, telle était la situation à la veille de la colonisation. La création de la station allemande d'Ujiji en 1896 fut suivie d'une mainmise officielle sur les salines. Malgré des difficultés techniques, écologiques et politiques, la production passa peu à peu à 1 000 tonnes par an, puis à 4 000 en 1914. Le commerce local se réorienta vers les points de vente de ce sel sur les rives du lac Tanganyika, mais les profits des Africains se dégradèrent.

26. On trouve aussi ce procédé de conservation de bananes séchées vers Kazindi au nord de Katwe : « [...] de grosses boules de bananes pressées qui sèchent au soleil comme les shikwangi de manioc » (Czekanowski 2001).

27. Cf. Czekanowski (2001 : 97) : « [...] Katana, connu pour son marché de sel. C'est par ces pistes que les Barega cannibales descendent de leur forêt. Katana est livré en sel par bateau depuis les salines de Katwe situées sur la rive nord-est, au fond d'une étroite baie. (Le marché se tient sur terre ferme même si les habitants de Katana par peur des Barega vivent dans une île. Du Ruanda et les Bashunde viennent acheter le sel et arrivent par rive droite de la Rutshuru à cause des Barega [...] aucun porteur de sel vers le sud.). Et p. 112 : « [...] sur la place vide du marché de Katana. C'est ici qu'à chaque nouvelle lune les bateaux apportent le sel de Katwe. Des foules d'acquéreurs arrivent alors du Ruanda, du Kiziba et même des pays plus méridionaux, avec de la nourriture et des troupeaux de chèvres qui servent de monnaie d'échange. »

28. Notamment celui d'Ivuna, et de l'Ugogo.

Toujours à l'ouest du lac Victoria, des études apportent de précieux compléments d'information. Chez les Banyankole, du beurre et des peaux étaient échangés contre du sel, la viande contre des lances, des flèches ou des canoës (Roscoe 1923). Toujours au Nkore, chez les Hima, pour lesquels l'élevage est au centre de l'économie, le sel était si important qu'ils allaient eux-mêmes le chercher. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle il existait un chemin passant par Kabaré (en Tanzanie, à l'est du Rwanda) où l'on pouvait acheter le sel de Katwe (Spinage 2012). Au Rwanda, à l'échange local se superposent des circuits organisés inter-régionaux que l'on connaît dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle dans un axe Nord-Sud, mais probablement beaucoup plus ancien. Le sel de Katwe s'échangeait sur des marchés (sel contre fer, petits bétails ou grains). Il était transporté et commercialisé essentiellement par les Balera (commerçants de la région montagneuse du Mulera au Nord du Rwanda qui n'avaient d'ailleurs pas l'exclusivité) sur les marchés du Buganza et du Nduga qui étaient des régions d'élevage. Le sel pouvait aussi être échangé par des intermédiaires du Kigongo qui s'approvisionnait à Agasakusa, ville frontière au nord du Rwanda et plaque tournante du commerce du sel de Katwe au Rwanda (Lugan 1981). Au Buyenzi, à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Banyarwanda, les Barundi et les Bapfirero participaient à un marché à Gisenyi pour échanger du sel (Barundi), des houes (Bapfirero) et du petit bétail (Banyarwanda). Une taxe de passage du gué était perçue par un « fonctionnaire » (Lugan 1981).

Les migrations Nande à l'ouest de la vallée de la Semliki à partir du XVII<sup>e</sup> siècle étaient motivées par la recherche de terres fertiles, mais aussi par le développement du commerce du sel exploité à Katwe sur la rive est de cette vallée. Il y avait une grosse demande de sel dans les montagnes du Kivu. Butembo était un lieu de passage des caravanes dans le commerce du sel.

Le Buganda, qui n'avait aucune ressource en sel sur son territoire, devait en importer en grande quantité (Médard 2001) et comme la production des salines les plus proches, celles de Kibiro, n'était pas suffisante, il a dû se tourner vers d'autres sources, Katwe, Uvinza, ou celles du Buzinza, du Buvuma, de Kasingiri dans l'ex-Kavirondo (Tosh 1970) et du lac Eyasi en Tanzanie.

À l'est du Victoria, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les Luo du Sud-Nyanza se procuraient le sel auprès des commerçants de Mageta ou du Buganda, mais également, dans le cadre d'un commerce local, ils utilisaient celui de Kapsingiri que leurs proches voisins les Kisii leur échangeaient (Ochieng' 1974).

### **2.3 Conclusion sur le sel**

Les observations des voyageurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi les travaux académiques du XX<sup>e</sup>, convergent vers l'idée que le sel fut le bien de consommation dont la circulation fut la plus importante de toutes dans la région des Grands Lacs, interférant le plus dans les enjeux politico-socio-économiques. Échange local, commerce régional ou inter-régional, commerce longue distance, le sel est effectivement présent, différemment selon les régions et les époques et la complexité de l'organisation politique des différentes sociétés dans l'alimentation, comme complément alimentaire pour le bétail, la médecine traditionnelle, les compensations matrimoniales, les tributs et redevances diverses, et dans les règlements des différends et des litiges (Nyamwezi et Ganda). On le retrouve aussi comme moyen d'acquérir de la nourriture le long des routes caravanières.

Il existe cependant des différences notables entre l'ouest et l'est du lac Victoria. Trois d'entre elles ont plus particulièrement retenu notre attention.

La première concerne la nature de la ressource liée aux contextes environnementaux qui vont engendrer des différences de type de commerce. À l'est, le sel produit à partir des dépôts de terres salées a majoritairement été diffusé localement et lorsqu'il est entré dans le commerce régional, il ne représentait pas une ressource suffisamment de qualité ou abondante pour devenir un enjeu économique et politique pour que sa production soit convoitée par les chefs de la région. De plus, il ne bénéficie pas de la dynamique du commerce caravanier qui n'a touché cette région qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, et on l'a vu, sa valeur marchande a joué un rôle important, aux côtés des autres biens produits, dans les économies locales et parfois dans l'enrichissement de certaines communautés. À l'ouest, les grandes salines ont connu un développement de production important à partir de seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en partie grâce à l'émergence des marchés fixes qui donnent accès à la ressource au plus grand nombre, jusque-là cantonné au seul système de l'échange. Une ressource abondante, de qualité, qui a également bénéficié à partir de 1850 de l'intensification du commerce caravanier, et qui passe de fait d'un commerce régional à un commerce inter-régional sous la poussée de la demande mais aussi des infrastructures de marchés (pour Katwe et Uvinza).

Une seconde différence majeure entre l'ouest et l'est tient au contrôle des territoires et à la nature des pouvoirs. À l'est la production de sel est affaire locale alors que les grandes salines de l'ouest du lac sont sur des territoires contrôlés par les pouvoirs, royautés ou chefferies, plus ou moins directement et ce contrôle même consolide le pouvoir.

Trois salines, trois situations politiques différentes, trois réseaux commerciaux.

Le développement des salines de Katwe est lié aux chefs politiques de clans puis aux royaumes (Nkore, Bunyoro, Buganda) qui se sont disputé les territoires sur lesquels elles se trouvaient. Cette annexion, avec le maintien des structures antérieures, à des clans et chefferies, a abouti à un système de production plus complexe, et surtout plus diffus et a eu comme effet des expansions commerciales plus vastes.

En revanche, la production du sel à Kibiro, dont le développement semble aller de pair avec l'émergence du royaume du Bunyoro, n'a-t-elle pas été bloquée par la pression exercée par un pouvoir politique trop fort (multiplication des taxes par exemple) ? Kibiro, à l'époque d'Emin Pasha, représentait un revenu non négligeable pour Kabarega, roi du Bunyoro. Enfin, quant aux salines d'Uvinza, tenues par des chefferies plus « ouvertes » car moins strictement contrôlées, elles ont rencontré les caravanes longue distance et il semble que l'intensification de la collecte et de la commercialisation du sel y soit liée.

Cependant, à l'évidence, il existe une dimension d'enrichissement de certains acteurs dans ces échanges et l'apparition ou la consolidation de chefferies, voire de royaumes, ou de statut intermédiaire comme les *Big Men* ou les Grands Hommes, pour reprendre une typologie océanienne. Ainsi cette production et ce commerce tournés vers le profit et le pouvoir va favoriser au sein de ces échanges, jusque-là plutôt utilitaires, l'apparition des « objets de luxe », perles, cauris, objets en cuivre de provenance extérieure à la région des Grands Lacs.

Le commerce du sel inter-régional et de longue distance est réservé aux sociétés à l'ouest du lac Victoria et au corridor Nyanza-Victoria.

Multitude des échanges et probablement quantités échangées sont de plus en plus importantes au XIX<sup>e</sup> siècle. Il semble que l'expansion du commerce du sel est également liée à l'émergence des caravanes swahilies puis arabes. Non seulement les réseaux de circulation du sel se chevauchaient et se croisaient, mais les types d'échange et de commerce coexistaient dans un même endroit.

Un autre élément de réflexion concerne la valeur du sel. Il est échangé aussi bien contre du bétail (principalement des chèvres ou de la volaille) que du fer (houes, ornements...) ou des grains (sorgho, pois, haricot). Cette valeur connaît des fluctuations en fonction de sa qualité, des saisons et des distances d'approvisionnement. Plus l'origine est éloignée, et plus le produit vaut cher.

### 3. Le fer

Les connaissances en matière de métallurgie dans la région des Grands Lacs relèvent autant des champs historique, anthropologique et ethnographique pour la période précoloniale (on peut remonter grâce à la tradition orale parfois jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, le xix<sup>e</sup> étant le siècle le mieux documenté) que du champ archéologique pour des périodes allant globalement de 1500 av. J.-C. au xvii<sup>e</sup> siècle de notre ère. Cependant elles ne sont pas égales selon les régions, et bien sûr selon les époques. Les xvi<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles sont les moins bien documentés, alors que ce sont les siècles clés pour l'objet de cette recherche.

La production de métal comprend trois phases : la collecte du minerai, le processus de réduction et le travail de la forge au terme desquelles l'objet fini sera valorisé sous ses différentes formes. La multiplicité des produits courants (outils, armes...), ou ornementaux (bracelets, boucles, chaînes...) et de leur rôle (rituel, compensatoire, tributaire, fonctionnel, commercial) préfigure la complexité d'une approche globale. Les études sur la métallurgie du fer en Afrique et plus spécifiquement dans cette région se sont multipliées au cours des vingt dernières années : de la prospection géophysique pour la localisation de sites de réduction, en passant par la métallographie et les analyses physico-chimiques, ou encore le recours à l'ethnologie et l'ethnographie pour la compréhension des organisations sociales et des pratiques rituelles, et à la technologie culturelle et la culture matérielle, élargissant les champs d'investigation. Dans le cadre de ce travail, seules deux phases essentielles, ressource et production, seront abordées.

#### 3.1 Une ressource abondante et une production diversifiée

Le minerai de fer est une ressource présente dans toute la région étudiée. Sa répartition sur le territoire est liée à la nature des formations géologiques et pédologiques<sup>29</sup> ; et surtout il existe différents types de minerai de fer aux qualités spécifiques<sup>30</sup>. Or sa présence et son accessibilité, tant géographique que politique, conditionnent la production métallurgique. Plus un minerai est riche, plus il sera recherché, plus les biens produits seront de qualité, créant bien souvent un accroissement de la demande, et donc une plus large circulation des biens.

Quant à la production, elle se décompose en deux temps. Le premier – la réduction<sup>31</sup> – consiste à chauffer le minerai dans des structures, fourneaux ou des fosses<sup>32</sup>, afin de séparer l'élément fer (Fe) des autres éléments chimiques et d'obtenir une masse (appelée

29. La toponymie nous aide à localiser des ressources de minerai en l'absence de source orale. Ainsi le terme *Butare* signifie « fer » tant au Rwanda qu'au Burundi ou encore dans le sud-ouest de l'Ouganda.

30. Dans le cas d'une métallurgie ancienne et d'une réduction par procédé directe, les deux types de minerai les plus utilisés sont : l'hématite (F2O3) contenant entre 30 et 65 % de Fe, et la magnétite (F3O4) avec 50 à 67 % de Fe, donc plus riche. D'autres minerais peuvent également avoir été utilisés, comme l'ilménite ou la limonite, mais le Fe présent y est souvent inférieur à 50 %, ce qui implique des quantités beaucoup plus importantes pour obtenir des loupes qui seront par ailleurs de moins bonne qualité. D'autre part, les impuretés ou les autres éléments chimiques contenus dans un minerai peuvent l'enrichir, comme le manganèse par exemple, ou être négatif, comme par exemple la silice.

31. Dans ce texte, les personnes qui pratiquent la réduction sont désignées par le terme de métallurgistes.

32. Les différences techniques d'obtention du fer, bien qu'elles soient des marqueurs culturels importants, n'entrent pas dans le cadre de ce texte.

loupe), produit semi-fini relativement pur, qui sera ensuite travaillée à la forge afin de fabriquer outils, armes et parures. Ce processus de réduction, pratiqué le plus souvent par des hommes<sup>33</sup> à la saison sèche, demande des compétences tout en restant accessible au plus grand nombre, et en général le forgeron n'y participe pas lui-même. Le second temps de la production, le travail de forge, est une activité individuelle exclusivement masculine et hautement spécialisée, n'impliquant au plus qu'une ou deux autres personnes, le plus souvent de la famille. Il s'agit souvent d'une charge héréditaire, liée à un statut particulier au sein du groupe et associée à des noms de clan. Il existe parfois des « villages » de forgerons. C'est à ce stade qu'intervient la circulation du fer sous ses différentes formes (loupes ou produits finis), soit dans des échanges locaux, de la main à la main entre forgeron et client, soit par des intermédiaires (colporteurs), soit encore à travers des réseaux ou des marchés : il existe bien souvent des recouvrements de ces différentes formes de circulation dans une même zone.

Comme la production de biens en fer s'étend sur plus de 3 000 ans dans la région, le découpage en deux séquences chronologiques a été privilégié.

### 3.2 Une production du fer ancienne très localisée

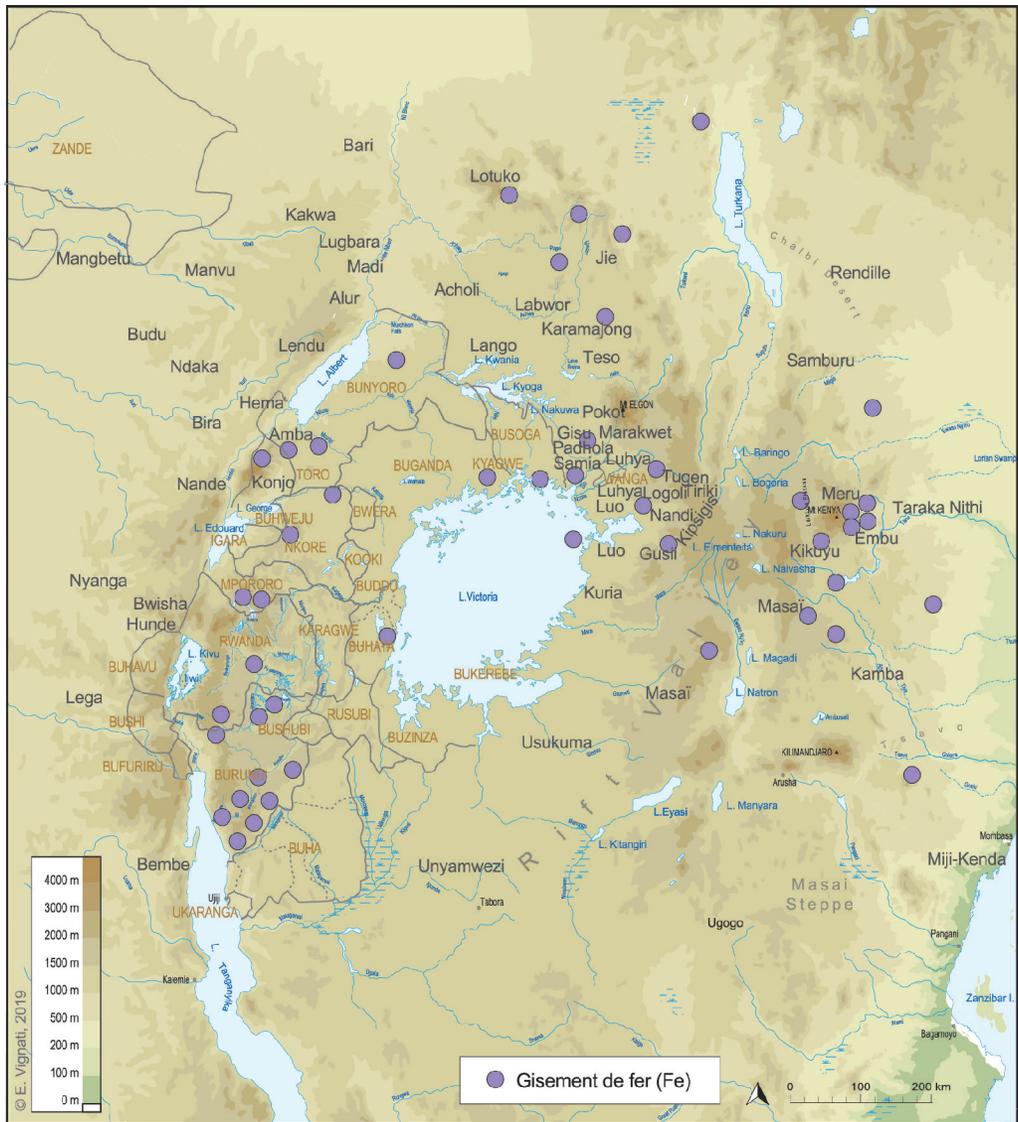
Les connaissances de la production ancienne relèvent de l'archéologie<sup>34</sup>. Cette métallurgie ancienne, connue sous la dénomination d'âge du fer, remonte avec certitude aux environs du début du premier millénaire av. J.-C. dans l'ouest de la région des Grands Lacs (Rwanda, Burundi, Tanzanie). Malheureusement, dû notamment au contexte écologique et à l'oxydation qui en découle, il n'existe pas pour cette période d'artefacts métalliques découverts *in situ*, qui nous permettent de relier la technique aux populations à l'origine de cette métallurgie, ni à d'éventuels réseaux de circulation de ces biens. Seule une identité culturelle, établie grâce aux céramiques qui leur sont associées (notamment Urewe pour l'âge du fer ancien), suggère des mouvements migratoires, notamment des peuples bantouphones<sup>35</sup>.

La métallurgie ancienne reste très localisée (cf. *supra*, carte 4), rattachée à quelques foyers anciens de peuplement, la plus forte concentration se trouvant dans le sud du Rwanda, le nord et le centre du Burundi et dans le pays Haya au nord de la Tanzanie. Les fourneaux de réduction se situent toujours à proximité des deux ressources essentielles, le minerai de fer et le bois, et à courte distance d'une source d'eau. Cette métallurgie ancienne est prise dans le contexte d'un changement climatique important dans la région, et d'une croissance démographique, associée à des facteurs anthropiques : déforestation, arrivée de nouvelles populations, défrichage pour la mise en culture... Cette transformation des paysages devient plus sensible à partir du début du deuxième millénaire de notre ère. Au Burundi, le phénomène se traduit par un changement technique, des fosses de réduction apparaissent localisées proches des anciens fourneaux. Changement de pratiques explicable par la combinaison de plusieurs facteurs : l'accroissement de la population entraîne une demande plus importante d'armes et dans une moindre mesure d'outils agricoles. Mais c'est surtout à partir du *xiv*<sup>e</sup> siècle que le tournant dans les pratiques métallurgiques de

33. Cette activité est exclusivement masculine, à une exception près : Oscar Baumann signale que ce sont les femmes qui pratiquent la réduction dans les monts Paré à la fin du *xix*<sup>e</sup> siècle.

34. Voir dans la bibliographie entre autres les travaux de : Giblin, Van Gunderbeek *et al* pour le Rwanda ; Robertshaw, Iles pour l'Ouganda ; Schmidt pour la Tanzanie ; Iles & Lane, Onjala, Odede pour le Kenya ; Van Gunderbeek *et al.* pour le Rwanda et le Burundi ; Vignati pour le Burundi.

35. Les datations obtenues ne vont pas dans le sens des travaux des linguistes sur cette question de « l'expansion bantoue ».



Carte 3. Gisements de minerai de fer

Principales sources : Atkinson (1989, 1994), Childs (1998), Chrétien (1980), Brown (1995), Czekanowski (2001), Herring (1979), Humphries (2004), Iles (2014), Lane (2014), Opiyo Akech *et al* 2011, Reid (2007), Schmidt (2006), Vignati (1987).  
Se reporter aussi, pour chaque pays, aux auteurs cités dans le texte.

la région est perceptible. La multiplication des sites de travail semble liée à l'émergence de systèmes politiques centralisés dans l'espace à l'ouest du lac Victoria, notamment dans le sud-ouest ougandais (Iles & Robertshaw 2014). La demande s'accroît, probablement autant en armes qu'en outils, car il y a non seulement adoption de l'agriculture dans des zones anciennement dévolues au pastoralisme, mais aussi parallèlement une plus grande utilisation de la houe en fer au détriment de celle en bois, même si nombreux sont les témoignages mentionnant l'utilisation de cette dernière ou du bâton à fouir encore au début du xx<sup>e</sup> siècle dans de nombreuses régions (Abakuria et Kisii, Kerata 1999), Teso (Were 1967a), Bagisu, Buganda, Kalenjin, Luo (Ayot 1978), Kabras, Kambas, hautes

terres bantoues. Il n'est donc pas certain que la houe en fer ait été aussi répandue qu'on l'imagine. D'une part du fait de sa rapide oxydation en milieu acide, d'autre part de son coût. Par ailleurs la houe en bois, toujours utilisée pour certaines cultures comme celle du millet, dont les pieds poussent très proches les uns des autres en raison de la méthode d'ensemencement (Wandibba, communication personnelle). Et dans ce cas, les houes ont un profil spécialement conçu pour faciliter le désherbage. Enfin il faut mettre en parallèle la permanence des houes en bois avec la volonté, bien souvent constatée, de conserver secret les techniques de fabrication des houes en fer.

Bien évidemment, la prudence reste de rigueur car absence de preuves archéologiques ne signifie pas absence de pratique métallurgique. La répartition des sites fait encore trop souvent apparaître une accessibilité de terrain liée au réseau routier. Preuve en est la découverte fortuite de structures imposantes de réduction au nord du Burundi, lors de la construction d'une route. De cette ancienne production, il faut retenir qu'elle était très localisée et liée à la présence du minerai.

### 3.3 La production et la circulation du fer de la fin du xv<sup>e</sup> siècle à la colonisation

La production et la circulation du fer à cette période prennent en compte non seulement une métallurgie liée à l'émergence des royaumes dans l'ouest de la région (Ouganda, Rwanda, Burundi) mais aussi les importants mouvements de populations qui ont configuré le paysage socio-politique au cours de ces quatre siècles. La très grande majorité des sites précoloniaux connus reste située entre les lacs Albert, Édouard, Tanganyika et le Victoria à l'est, toujours proche des lieux d'approvisionnement en minerai qui se sont démultipliés au cours du temps face à cette dynamique déjà observée, qui va de la croissance démographique aux conflits pour la conquête territoriale et donc à la demande militaire : plus d'hommes entraînent un besoin supplémentaire de ressources, donc plus de terres à cultiver et donc plus d'outils. Tout cela provoque plus d'échanges, sans oublier tributs, compensations et dots constitués en partie par des houes.

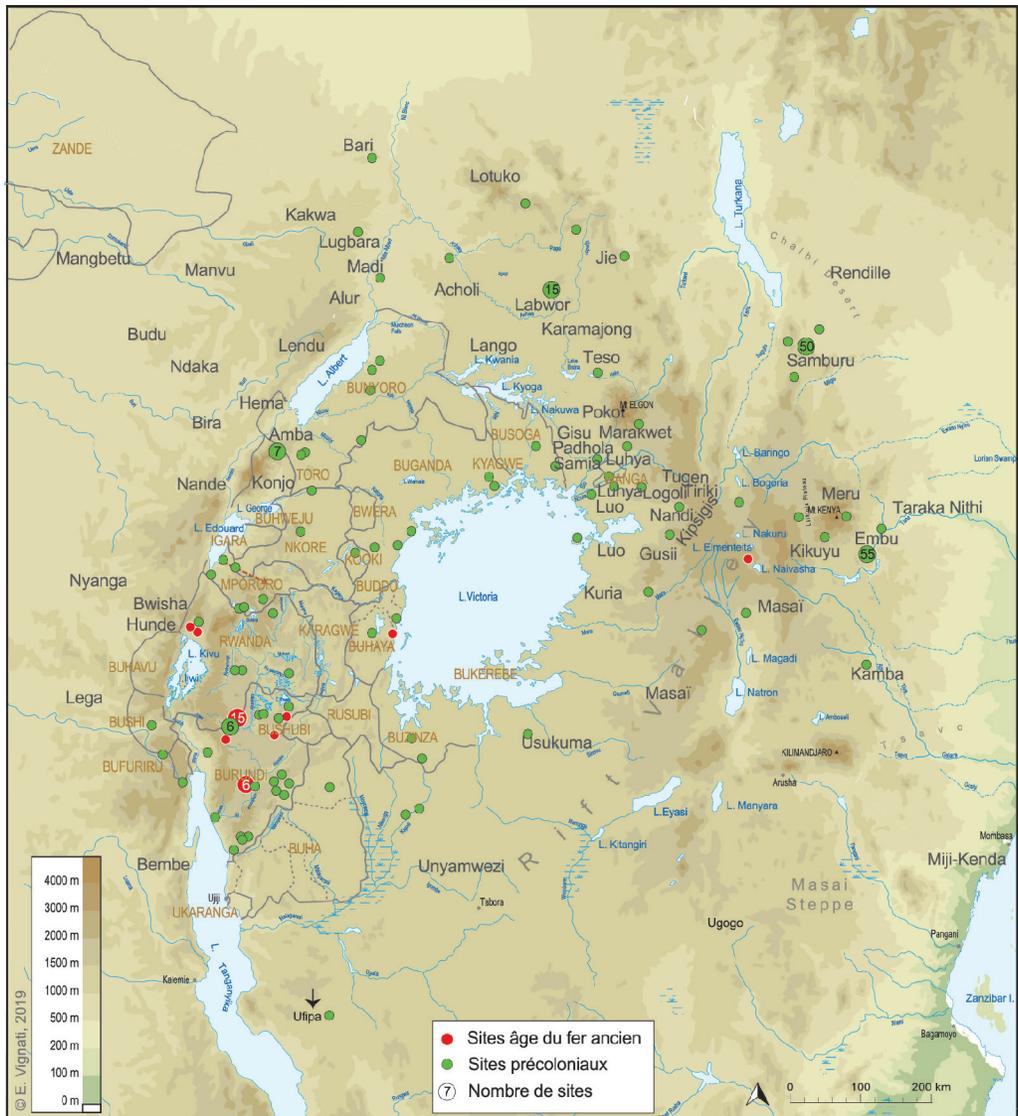
Dans ce contexte de demande croissante, les pratiques métallurgiques de la région font apparaître de grands ensembles de production dans les différents pays actuels de la région.

#### *Rwanda*

Au Rwanda, le manque de données sur la localisation des minerais est manifeste. Seule la région centrale est connue pour l'abondance de magnétites, collectées sous forme de sable dans les lits de rivière, et d'hématites ramassées directement sur le sol, sous forme de concrétions latéritiques (Humphris 2010) exploitées depuis le premier millénaire avant notre ère. En revanche, comme indiqué plus haut, le toponyme *Butare* renvoie à la connaissance de la présence de fer par les habitants, notamment dans le sud du pays où sont localisés les sites de l'Âge du fer (cf. supra, carte 4).

Dans le dernier quart du xix<sup>e</sup> siècle, le pays produit mais importe également des biens en fer pour satisfaire la demande. Dans le sud-ouest et au centre du pays, à cause de l'absence de minerai dans cette région et donc de connaissance technique, les houes provenaient essentiellement du Bushi et étaient distribuées sur de nombreux marchés (Lugan & Nyagahene 1983). Elles étaient également écoulées à l'ouest du lac Kivu, au Buhavu, au Buhunde ainsi que dans l'ouest du Burundi (Lugan 1983).

Le pays produisait des houes de formes différentes dans d'autres régions : à l'ouest de la vallée de la Mukungwa, au Bwishaza-Buduha-Nyantango, et au Busanza pour un commerce purement local faute d'une production suffisante.



Carte 4. Sites de l'âge du fer ancien et précoloniaux

Principales sources : Pour les sites de l'âge du fer ancien, Schmidt et Avery (1978), Van Grunderbeek *et al.* (1982), Vignati (1995). Pour les sites précoloniaux, voir Brown (1995), Iles (2014), Kamuhangire (1993), Vignati (1987), White (1968), Willis (1966). Se reporter aussi, pour chaque pays, aux auteurs cités dans les paragraphes 3.2 et 3.3

Seules les hoes produites dans le nord-est du pays (Buberuka) étaient diffusées dans tout le pays.

Enfin au nord-ouest du lac Kivu, à la sortie de la forêt congolaise, Czekanowski (2001) écrit : « Nous atteignîmes Kivumba, un village habité exclusivement par des forgerons qui fabriquent des hoes exportées jusqu'au fin fond du Rwanda. Après avoir compté 150 huttes dans mon champ de vision... » L'importance du village et sa spécialisation montrent qu'il existait aux alentours des ressources abondantes pour une production tournée en bonne partie vers le Rwanda.

### *Burundi*

Au Burundi, les travaux des archéologues et les nombreuses études des historiens sur la métallurgie ancienne et traditionnelle permettent de dresser un tableau relativement complet de la place de cette technique – et de ses variantes régionales – dans la société<sup>36</sup>, de son rapport avec le pouvoir et les groupes sociaux et du rôle joué par la houe, au cœur des échanges, des redevances et des prestations matrimoniales.

Dès 1916, Hans Meyer mentionne que le minerai de fer abonde au Burundi sous forme d'hématite. Le terme kirundi *butare*, « fer », est également le toponyme de collines, notamment dans le nord et l'est du Burundi, comme des enquêtes orales et l'étude des cartes topographiques le confirment. Rodegem (1970) signale également que « *les endroits où se trouvent des minerais de fer en surface s'appellent Butare, Gatare, Nyabitare* » et que *Makamba* signifie hématite.

Les gisements de minerais sont nombreux, de compositions variées, d'une grande accessibilité permettant une large exploitation, avec principalement trois grandes zones : le Nord-Ouest, le centre et le Sud. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le sud, du minerai était collecté autour de la commune de Mabanda, ainsi que près de Makamba où de l'hématite-titano-vanadifère présentant des teneurs de Fe<sub>2</sub>O<sub>3</sub> variant entre 43 et plus de 80 %<sup>37</sup> était extrait sur le massif de Songa.

Dans le centre du pays, on trouve de la magnétite-titano-vanadifère sur le pourtour du massif du Buhoro, avec des teneurs de Fe<sub>2</sub>O<sub>3</sub> variant de 30 à 60 %, et de l'hématite le long de la faille bordant le mont Cene au sud duquel le massif de Kangozi était réputé pour la richesse de son minerai, réputation qui allait bien au-delà des frontières du Burundi, puisque des métallurgistes de très loin venaient s'y approvisionner. À deux heures de marche de Kangozi, le minerai du massif de Musongati fournissait les habitants jusqu'au nord-est de Gitega et à la région de Giheta. Au nord-ouest du pays, à l'ouest de Kayanza, plusieurs localités des monts Musumba sont citées et à l'est dans le Buyenzi, en direction de Ngozi, la présence d'hématite a été signalée par Van Grunderbeek (1983). À l'extrême nord-ouest du pays, l'existence d'une colline portant le nom de Butare mérite d'être notée. Dans le Bweru, au nord-est du pays, les enquêtes du Centre de civilisation burundaise (CCB) indiquent des lieux d'extraction autour des massifs de Nyamugari et de Mutumba. À l'est du pays, certaines collines, là encore au nom de Butare ont livré de la limonite. On pouvait y observer il y a encore une trentaine d'années des puits d'extraction de minerai d'environ de 1,50 m de profondeur et 80 cm de diamètre.

Au Burundi, la collecte, le transport et le stockage se déroulaient donc le plus souvent à l'échelle locale, mais on observe toutefois l'existence d'un réseau de circulation : les minerais de diverses provenances pouvaient être mélangés, probablement pour enrichir un minerai pauvre avec un autre de meilleure qualité – comme celui de Kangozi.

Les principaux lieux de production étaient situés à l'époque précoloniale dans le centre, le sud et le nord-ouest, proches des ressources évoquées, sachant qu'il existait des métallurgistes et des forgerons dans la plus grande partie du pays dont la production était destinée au marché local, et qui devait parfois être complétée par des importations de produits finis afin de répondre à la demande. Ainsi des houes du Buvira et du Bushi arrivaient par l'ouest, et à l'est elles venaient essentiellement du Buzinza, transportées par les colporteurs.

36. Voir bibliographie dans Chrétien (1980, 1983), Vignati (1987, 1995).

37. Les résultats d'analyse sur un échantillon prélevé à Cuhirwa fait apparaître un taux exceptionnel de 86,5 % de Fe<sub>2</sub>O<sub>3</sub>, donc une hématite très riche.

En revanche, au centre, la région de Kangozi produisait des houes dont la diffusion couvrait toute la moitié sud du pays, du nord de Gitega jusqu'à la frontière avec la Tanzanie et à l'ouest jusqu'au lac Tanganyika (Chrétien 1983). Les forgerons de la région de Kangozi furent les prestataires du roi jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et à ce titre jouissaient d'une notoriété et d'un statut particulier.

Dans le sud, la production de fer dans la région de Makamba fut au XIX<sup>e</sup> siècle tellement importante qu'une seule forge pouvait fournir jusqu'à 400 houes par an, ce qui dépasse la seule demande locale. La production peut se mesurer non seulement par les amas de scories (les ferriers), pouvant atteindre 25 m de long sur 16 m de large et 3 m de hauteur, mais également par leur utilisation pour consolider les fondations des habitations.

C'est principalement par le troc que se faisait la circulation des produits au Burundi, car il n'existait pas de marché. La valeur des biens était intimement liée au contexte écologique et environnemental (proximité de la ressource, conditions climatiques, période de disette...). À titre d'exemple, Chrétien (1983) indique qu'« au début du XX<sup>e</sup>, une houe valait une chèvre, ou trois charges de haricots (soit 75 kg), ou cinq bracelets de fil de fer dit *inyerere* (soit la parure d'une femme pour une jambe) ; quatre houes valaient une vache. Une houe permettait aussi d'obtenir une prestation en travaux agricoles ».

### Tanzanie

En Tanzanie, dont seuls le nord du pays et le sud du lac Victoria sont pris en compte dans le cadre de cet article, il existe plusieurs zones identifiées où se procurer différents types de minerai, notamment en pays ha et zinza<sup>38</sup>. On trouve du minerai en abondance dans tout le sud du pays unyamwezy. De la limonite et de l'hématite, près des rives du lac Tanganyika, ont été exploitées au XX<sup>e</sup> siècle en Ufipa (Ngonadi & Eze-Uzomaka 2015). Des mines ont été signalées au Kiziba, l'un des anciens royaumes haya (Schmidt 1985). Enfin, des gisements de sable de magnétite sont mentionnés (Lane 2014) dans les monts Paré, au nord-est du pays, le long des lignes de ravinements.

Les productions les plus importantes se trouvaient chez les Ha au Buha, et chez les Zinza dont le clan de forgerons yango, qui appartient au groupe plus large des forgerons barongo, ont exporté du fer, comme on l'a vu vers le Rwanda et le Burundi jusque dans les années 1920, et vers le Victoria. Même s'il est compliqué de reconstruire les réseaux commerciaux dans lesquels circulaient le fer produit par les Barongo avant le XX<sup>e</sup> siècle, il est fort probable, d'après Schmidt (1996) que la plus grande partie de la production se retrouvait en Ouganda et à Tabora où elle était échangée contre des esclaves.

En pays nyamwezi, selon Broyon (1877), ils existaient des lieux de production « au sud et à l'ouest » de la capitale Mirambo. Par ailleurs, Hore (1883) signale l'existence dans cette localité de nombreuses « boutiques<sup>39</sup> » de forgerons.

Plus au sud, extérieure à la zone étudiée, la métallurgie des Fipa, dont les houes étaient très réputées, a été très florissante au XIX<sup>e</sup> siècle : production d'armes, d'outils et de houes pour le commerce. Ces dernières se fabriquaient encore après la colonisation : en 1937, vingt fourneaux étaient encore en activité (Willis 1966).

Des forgerons également parmi les Pare, et les Rangî : « *Their products were likely exchanged in local markets, although oral sources indicate that they were also traded further afield; for instance, Zigua traders were likely responsible for distributing the iron goods manufactured in Pare further afield. In central Tanganyika, Rangî of the Kondoa area are also known to have travelled to neighboring areas to exchange their wares* » (Lane 2014).

38. Voir Roberts (1970 : 44) pour les localisations exactes.

39. Il s'agit probablement d'atelier de forge.

### Ouganda

En Ouganda, nombreuses sont les localisations de minerai sur le territoire (cf. *supra* carte 3), à l'exception de l'ancien royaume du Buganda où aucun gisement n'existe. De larges dépôts d'hématite riche en fer existent au Tororo (proche de Samia au Kenya), dans l'est du pays et des sables ferrifères/goethite dans l'ancien Kyagwe, à la frontière avec le Busoga (Reid 2007). Il existe aussi de la magnétite au Bukusu et au Karamoja. Autour des monts Toror, des dépôts, certains estimés à plusieurs milliers de tonnes, ont été exploités dans le cadre d'une métallurgie ancienne, probablement dès le xvii<sup>e</sup> siècle.

Mais le minerai le plus riche se situe au nord du Labwor, dans les vallées à l'est du pays jie (Herring 1979). Par ailleurs quelques dépôts sont connus le long de la frontière du territoire acholi dans les monts Orom (Atkinson 1989, 1994).

Vers l'ouest, du minerai de fer est présent dans le district d'Hoima ainsi que sur la péninsule de Mayuge.

Dans les anciens royaumes du Buddu et du Toro, rattachés au Bunyoro, autour de Mwenge (à l'est de Fort Portal), deux types de minerai ont été utilisés à partir du xiv<sup>e</sup> siècle, dont l'un riche en manganèse (Childs 1998, Iles 2014). Czekanovski signale une exploitation de minerai dans des puits de mine d'une vingtaine de mètres de profondeur et 75 cm de diamètre à « *moins de deux km* » de Fort Portal, lieu où l'ensemble du processus technique se déroulait (extraction, réduction et forge) encore en 1907-1908 (Czekanovski 2001). Pour compléter cette carte des ressources, de riches dépôts sont signalés dans le Ruwenzori, pour lesquels aucune information d'exploitation n'existe. Il en est de même pour la zone de Kisoro-Kabale (au Mpororo).

En Ouganda comme ailleurs, lorsqu'il n'existe pas de gisements de minerai clairement identifiés, les concrétions latéritiques sous forme de pisolithes, très répandues dans des zones déforestées, étaient fréquemment utilisées – c'est le cas dans la zone de Kibiro – même si le fer obtenu était de qualité relativement médiocre.

Les plus anciennes traces connues du travail du fer restent relativement récentes par rapport à celles au Rwanda, au Burundi et en Tanzanie, puisqu'elles ne remontent qu'au xiv<sup>e</sup> siècle (à Munsa près de Mwenge) dans l'ouest du pays, probablement dû au faible taux de peuplement avant cette époque (Robertshaw 1999), et à l'utilisation de la houe en bois en l'absence de spécialiste capable de travailler le fer. En revanche, la multiplication des lieux liés à la métallurgie à partir du xvi<sup>e</sup>, voire du xv<sup>e</sup> siècle, accrédite la thèse d'un lien direct entre mouvements de population, émergence des royaumes, notamment celui du Bunyoro-Kitara, et l'économie du fer (Robertshaw 1999 et 2003, Iles 2013 et 2018<sup>40</sup>). De plus, le travail de Buchanan sur le Bunyoro-Kitara (1974) met en lumière l'importance de l'arrivée aux xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles des clans Basita<sup>41</sup> et Basingo venant de l'ouest du mont Elgon, dont les membres, dispersés sur le territoire, étaient à la fois pasteurs (Bahima) et réputés métallurgistes.

Cependant, faute d'éléments, il reste difficile d'apprécier la production ou les réseaux anciens et leur rôle dans la constitution des pouvoirs. Dans le récent royaume du Toro<sup>42</sup>-Bunyoro, la production précoloniale est mieux documentée, une partie des métallurgistes était rattachée à la cour du roi, qui contrôlait les ressources, comme pour le sel. Cependant,

40. Bibliographie sur les travaux archéologiques dans Iles (2013, 2018).

41. D'après Webster *et al.*, *Histoire générale de l'Afrique* (1999), vol. V, p. 881 : « *Les Basita sont tantôt décrits comme des pasteurs (notamment au Rwanda), tantôt comme des agriculteurs-forgerons, ayant renoncé à leur tambour dynastique pour se consacrer à la culture céréalière.* »

42. Créé en 1870.

au contraire d'autres groupes, la plupart des forgerons était dispersée sur le territoire, habitant à proximité des ressources (minerai, bois). La production destinée uniquement au marché local et obtenue par échange était variée (armes, outils, ornements) (Childs 1998).

Toujours dans le sud-ouest du pays, il existait trois centres réputés de production de fer : à Mwenge, au Buhweju et au Kayonza dans le Kigezi grâce à une ressource abondante en minerai à la frontière avec le Congo. Les localités les plus réputées pour le travail du fer se situaient dans le comté de Bufumbira (au Sud-Ouest du Kigezi) et à Muko dans celui de Rubanda.

Le développement de la métallurgie au Kayonza (l'un des petits royaumes constituant le Bunyangoma) daterait de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de l'arrivée des clans bantous métallurgistes Basingora, Bazigaba et Bakimbiri. Les relations privilégiées qui unissaient le royaume du Rwanda et le Kayonza ont permis à ce dernier de garder longtemps le monopole de fournisseurs de biens en fer du premier, même si, par ailleurs, des commerçants de toute la région venaient s'approvisionner en armes, houes et autres outils en fer contre des marchandises qui étaient ensuite distribuées entre tous les acteurs de la chaîne opératoire (collecteurs de minerai, métallurgistes et forgerons). Dans cette région constituée de multiples petits États, les ressources appartenaient aux dirigeants, en revanche aucun accord de ces derniers n'était nécessaire pour la production (Kamuhangire 1993). Le XIX<sup>e</sup> siècle, comme partout ailleurs dans la région, a vu une explosion de la demande en produits manufacturés, ouvrant le Kayonza aux commerçants d'Igara et du Nkore, obligeant les clans de forgerons à se regrouper et à travailler ensemble au lieu d'être dispersés sur le territoire. Il existe un village de forgerons (Mushunga, dans le sous-comté de Kitumba), qui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comptait plus de 100 forgerons du clan des Abaheesi, de la tribu des Bakiga. À la fin des années 1960, selon une étude de White (1968) on comptait toujours 23 forgerons sur les 33 faisant partie de ce clan (qui comptait 113 forgerons sur les 138 recensés au Kigezi)<sup>43</sup>.

Les forgerons du Kayonza n'étaient pas commerçants, ils vendaient leurs produits au Bahororo, aux Banyarwanda et aux Banyabutumbi qui en assuraient la circulation jusque sur les marchés de sel des lacs qui étaient par ailleurs le terminus du commerce de longue distance. Par exemple, on ne pouvait pas trouver les houes du Kayonza sur les marchés riverains, seulement sur ceux de Katwe ou de Bunyampaka où les commerçants du Bunyoro, du Nkore, du Kooki ou encore du Buddu et du Karagwe venaient les acheter. Il faut ajouter à ce qui a déjà été dit à propos du sel, et qui s'applique aussi au fer, que le roi avait institué des taxes pour tous les produits vendus sur les marchés. Par exemple, pour six houes vendues, le roi en percevait une. Puis les biens ainsi collectés étaient revendus à d'autres commerçants au profit du roi (Kamuhangire 1993). Enfin, dans cette région des lacs et de ses marchés, le commerce de longue distance fut pris en main par le clan des Banyabutumbi de la même manière que les Parombo du nord-est du pays contrôlaient celui de la région Alur et du lac Albert. L'importance et le rôle de ce commerce de longue distance seront examinés plus loin.

Au Nkore, Johnston (1898) signale une métallurgie locale chez les pasteurs Hima, et Roscoe (1923) parmi les agriculteurs.

43. Les forgerons de cette région ont été recensés dans trois tribus, les Bakiga, les Bahororo et les Banyarwanda, qui comptaient respectivement 113, 9 et 16 forgerons, les principaux habitants du Kigezi à l'époque coloniale. Pour une synthèse sur l'histoire du Kigezi, voir le compte rendu d'Uzoigwe sur *A History of Kigezi in South-West Uganda* (Donald Denoon, ed., Kampala, The National Trust, 1972), paru dans *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 8, supplements A & B, 1975, p. 16-23.

Le Bunyoro, grâce à sa localisation géographique et la qualité de ses ressources naturelles, écoulait sa production de fer sur des marchés auprès des Teso et des Langi (Doyle 2006).

Dans le nord-est du pays, parmi les groupes nilotiques installés près des monts Toror, seuls les clans Langa et Apwor des agriculteurs labwor étaient métallurgistes, dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'après Herring (1979), d'autres groupes, les Menya près des monts Orom, les Mola dans le Jie central et les Ebar et les Anyo dans le centre du Kapwor<sup>44</sup> étaient forgerons probablement dès le XVII<sup>e</sup> siècle. À la suite d'importants épisodes de sécheresse suivis de famines au XVIII<sup>e</sup> siècle (notamment dans les années 1720 et 1790), provoquant la migration des groupes agriculteurs vers l'Acholi et le Lango, et l'expansion des pasteurs karamoja, des alliances entre les pasteurs jie et les agriculteurs/métallurgistes jokapwor ont permis à ces derniers d'avoir accès à la principale ressource en minerai localisé sur le territoire jie en échange de nourriture et de terres pour le pâturage du bétail. La circulation des biens produits à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle reste donc intra-régionale, circonscrite à leurs partenaires jie. Ces alliances qui perdureront tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle vont permettre aux JoAbwor de développer la production et le commerce du fer. Ainsi, si dans la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, l'exportation de fer reste limitée en raison des mouvements migratoires, les conflits impliquant les Jie et leurs alliés les Turkana entre 1810 et 1840 vont créer une demande plus forte d'armes, puis dans la seconde moitié du siècle, la stabilité de la région va permettre à certains groupes d'Acholi et de Lango, alliés aux Labwor par la parenté, de venir se procurer les produits (houes, loupes), transportés ensuite sur plus de 150 km jusqu'à l'ouest de l'Acholi.

À l'Est, le commerce se développe aussi avec les Akwa (Nyakway) qui servent d'intermédiaires aux Teso du nord et du centre et aux Karamoja où les produits de fer et les loupes étaient échangés contre du bétail, du grain et des chèvres. Les Teso ont abandonné l'usage de la houe en bois au profit de la houe en fer obtenus des Khayo (localisés vers Busia) sous le règne de Wabala (Were 1967a). Les Padhola échangeaient des houes avec les Lango qui échangeaient leur surplus auprès des Teso. La production se faisait essentiellement pendant la saison sèche, la majorité des hommes étant impliqués au moins dans l'une des trois étapes du processus, collecte du minerai<sup>45</sup>, réduction ou forge. Cependant seuls les métallurgistes et les forgerons y consacraient une bonne partie de leur temps. Elle pouvait atteindre trois loupes par jour/lieu de réduction<sup>46</sup>. D'après la projection faite par Herring, la société kapwor produisait 5 000 lances et 4 000 houes par an<sup>47</sup>, à partir d'une quinzaine de lieux de productions et autant de forges. Les débouchés de cette production importante, essentiellement les armes et les houes, et l'horizon commercial se sont considérablement élargis en un siècle, passant de l'échelle intra à inter-régionale. Apparemment, les Labwor ont su, grâce à leur savoir-faire, à la proximité d'une ressource de qualité, à une mobilisation de l'ensemble du groupe, à un « opportunisme » commercial,

44. Ces deux groupes ont migré vers le Teso à la suite des sécheresses du XVII<sup>e</sup> siècle.

45. Le minerai pouvait être transporté jusqu'à 35 km, servant à fabriquer deux à quatre loupes pesant chacune environ 1,5 kg.

46. Chaque réduction peut effectivement produire 3 loupes de fer, chacune d'entre elle se formant devant une tuyère. Mais ce qui semble moins évident c'est de procéder à une réduction par jour, comme indiqué par les informateurs car après une réduction, il y a tout un travail de nettoyage et de restauration du fourneau.

47. Le calcul de Herring ne prend pas en compte certains paramètres tels que les réparations des fourneaux, les autres activités au sein du groupe, les périodes de maladie, etc. Le chiffre avancé reste donc très théorique. Une prospection permettrait peut-être d'évaluer, grâce aux ferriers, si la production était aussi importante qu'avancée.

à une réactivité à la demande et probablement à un certain sens de la diplomatie, devenir l'un des groupes les plus riches de la région. Tournée pratiquement entièrement vers la production métallurgique, la société labwor n'intègre pas (ou très tardivement) des éléments culturels extérieurs, comme l'adoption de nouvelles plantes.

Proche des frontières soudanaise et congolaise, chaque village acholi avait son lignage de forgerons fabriquant armes, objets et houes (en plus de celles importées des Madi), (Girling 1960). Il existait deux types de houes différentes selon le type de sol et de culture. À l'ouest et au centre la houe dite « de montagne », réputée traditionnelle, servait à cultiver la patate douce. L'autre type, utilisé dans les sols sableux du nord-est bordant le territoire, était probablement d'influence lango, et servait essentiellement à désherber et à planter des semences. Cependant, Atkinson (1994) indique que le manque de minerai en pays acholi semble avoir stimulé les réseaux commerciaux pour acquérir du fer qui provenait soit de la zone centrale soudanaise à l'ouest, soit des collines du Labwor au sud-est, ou encore du Bunyoro.

À l'ouest du territoire acholi, il existe des témoignages de l'existence de groupes d'agriculteurs/métallurgistes parlant des langues centrales soudaniques, les Lugbara, les Obbo, les Latooka, les Madi. Samuel Baker est le premier européen à mentionner des forgerons dans cette région (1866). Pratiquement toutes les tribus ont leurs forgerons. Birch (1937) parle un peu plus précisément des pratiques métallurgiques mises en œuvre par l'un des clans Madi, les Metu, sur les collines Nord et Ouest du mont Otze, qui collecte le minerai en surface. Ces derniers continuaient à fabriquer des houes traditionnelles pour les compensations matrimoniales et comme monnaie d'échange jusque dans les années 1930. Cependant la production reste très locale, les produits n'ayant pas fait l'objet de commerce. À la frontière avec le Soudan et la République démocratique du Congo, les Bari ont une excellente réputation de forgeron tout en étant méprisés par les autres membres du groupe les obligeant à vivre regroupés dans des villages séparés (Seligman & Seligman 1928).

### *Kenya*

Au Kenya, plusieurs zones de concentrations de minerai ont été identifiées (cf. *supra* carte 3) associées à un large choix (hématite, magnétite, ilménite, sable ferrifère et concrétions latéritiques) dont certaines ont été exploitées<sup>48</sup> :

i/ Dans les monts Taita, à environ 200 km au nord-ouest de Mombasa.

ii/ Dans le centre du pays, sur les contreforts du mont Kenya et dans les plaines alluviales, on trouve des hématites, magnétites, ilménites ou des sables ferrifères, ces derniers étant préférés aux autres car plus faciles à réduire. À l'est du mont, dans la zone de Tharaka-Nithi, le minerai se présente sous forme de sable ferrifère collecté le plus souvent dans les lits des rivières, par les Igembe au sud de Nyambeni Hills, les Imenti à Kithangari, les Tharaka et les Tigania dans les montagnes de Muthunga. Les Mbeere et les Embu récoltaient de l'hématite autour de leur territoire tandis que les Kikuyu le ramassaient sous forme de concrétions latéritiques près de Nyeri ou dans les monts de Ithanga, et à Mbuini et Kiambu. Plus au sud, les Kamba se fournissaient non seulement en sables ferrifères mais aussi en pisolithes ferrugineuses dans les collines de Machakos et de Kilungu, situées à 90 km au sud-est de Nairobi (Krapf 1853). Enfin, sur le plateau de Laikipia, les métallurgistes pouvaient trouver de l'ilménite riche en titane (FeTiO<sub>3</sub>) dans les ravinements (Iles & Lane 2015).

48. Sauf indications complémentaires, les informations sur la production des peuples du Kenya proviennent du travail de Jean Brown (1995).

iii/ Vers le nord, les Samburu récoltaient le sable ferrifère dans les lits des rivières du Matthews Range. Et plus au nord à l'est du Rift, les Rendille, les Borana et les Somali utilisaient du minerai provenant de la frontière avec l'Éthiopie ou directement de l'Éthiopie.

iv/ Vers l'ouest du pays, des peuples Kalenjin, les Kipsigis, Nandi, Pokot, Marakwet et Tugen utilisaient des concrétions latéritiques, très répandues, sous forme de pisolithes. Quant aux Gusii, ils allaient chercher du minerai au nord-ouest de Kisii.

v/ À l'ouest, la région de Samia dans les comtés de Bungoma et de Tiriki est la plus connue et la plus réputée. S'y approvisionnaient des Luhya, Bukusu, Wanga, Samia, et des Luo, de même que des tribus ougandaises situées juste de l'autre côté de l'actuelle frontière ; les Logoli auprès des Wanga de Mumias qui eux-mêmes se fournissaient à Samia ou dans le district de Tiriki tout proche ; le sous-groupe Luhya des Isukha, non seulement à Samia mais également sur les contreforts de l'escarpement Nandi ou auprès des Wanga de Mumias ; les Tiriki à Tiriki et les Samia à Samia...

vi/ Dans la grande région de Nyanza, du minerai de fer a été détecté à Bukura (sud-ouest Kakamega), Uyoma (Bondo), Homa Hills (Homa Bay), God Nyango et Rachuonyo (Opiyo Akech *et al* 2011).

vii/ Au sud-ouest, la collecte d'ilménite des populations masai était surtout concentrée autour de Narok.

Au Kenya, les pratiques métallurgiques concernaient aussi bien les communautés bantoues, que nilotes ou couchites, vivant dans des environnements et avec des modes de vie très différents, agriculteurs ou pasteurs, le seul impératif restant, comme partout ailleurs, l'accès aux matières premières (minerai, bois).

Dans le nord du pays, les pasteurs couchites Rendille et nilotes Samburu produisaient essentiellement des pointes de lance, sans qu'il y ait une quelconque parenté de style. Aucun autre élément que la mention d'échange très local (Brown 1995) n'a été trouvé dans la littérature.

Au sein des groupes bantous agriculteurs : au Kavirondo, à la veille de la colonisation, le fer était produit dans le nord et le nord-ouest, chez les Bukusu et chez les Wanga où les forgerons des autres tribus venaient l'acquérir contre du grain et du petit bétail. L'échange de biens pouvait se faire entre tribus luya, par exemple les Logoli échangeaient avec des forgerons tiriki (qui vivaient à une trentaine de kilomètres) leurs pointes de lances et autres armes car leurs propres forgerons, qui appartenaient tous au même clan des Gonda ne savaient fabriquer que des couteaux. C'est un Tiriki, marié à une Logoli, qui se chargeait d'aller les chercher<sup>49</sup>. Les faiseurs de pluie nyole recevaient, à chaque saison, un tribut des Logoli qui vivaient à une quinzaine de kilomètres. Mais le commerce dépassait le seul pays luya, il incluait aussi les populations nilotes, luo et kalenjin, notamment par le biais d'un grand marché qui se tenait régulièrement à la frontière des territoires logoli/luo, formalisée par une vallée au nord de Kisumu. Logoli, Nyole rencontraient Nandi et Luo, pour échanger grains, poulets, paniers, contre poissons et bétail (Wagner 1949, Zwanenberg 1975). La distance maximale relevée pour le commerce dans cette région ne dépasse pas les 75 kilomètres (Zwanenberg 1975).

Avant d'arriver dans leur actuelle localisation, au sud du mont Elgon, les Bukusu, dans leur migration d'est en ouest, se sont installés dans la région de Bukaya (sud-ouest de Mumias) où ils pratiquèrent l'agriculture sans abandonner le pastoralisme. Sous la conduite du chef de l'un de leur clan, les Abaala s'initièrent à la métallurgie (apprise de

49. 1 épée = 2 paniers de grains, 1 grande épée = 1 chèvre, 1 pointe de lance = 1 poulet.

qui ?) *a priori* au xvii<sup>e</sup> siècle (Were 1967a). Autour du mont Elgon, parmi les peuples vivant au Bungoma, la métallurgie était plus développée chez les Bukusu où, en dehors de chaque village, il y avait un ou plusieurs fourneaux de réduction. L'activité était uniquement pratiquée par certains clans, les techniques se transmettaient héréditairement et étaient jalousement conservées (Wekesa 2000).

On trouve cependant chez les Sabaot un clan de forgerons, les Musus (Odak 1995), qui se disent venus d'Ouganda. De même chez les Teso, un clan de forgerons est connu, celui des Isuma qui se sont fixés autour de Kolanya. L'une des particularités Teso fut qu'ils n'avaient pas de lances en fer (seulement en bois) et que la métallurgie n'était pas très importante (Were, n.d.). Les principaux objets fabriqués étaient des cloches (pour le bétail), des bracelets, des couteaux qui étaient échangés localement contre du grain essentiellement sur les marchés de village tenus irrégulièrement ou « à la demande » (Ogutu 1979).

Les Samia, l'une des 18 sous-tribus luya, sont répartis en Ouganda et au Kenya, notamment vers Busia. Leurs métallurgistes sont très réputés (notamment les forgerons du clan des Abang'aale). Thomson (1885) indiquait déjà que le fer produit était de « première classe » et que les forgerons étaient « excellents ». Ils fabriquaient des houes et des lances mais aussi des fers « carrés comme ceux de la côte, portés par les jeunes autour de leurs cous, bras et jambes ». Toute la zone de l'ancien Kavirondo commerçait grâce aux houes de Samia.

Au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, le commerce était devenu florissant entre l'Ouganda et le Sud-Nyanza, auquel participaient activement les Luo. Les derniers arrivants dans la région (vers 1800), les Abakuria, grâce à des intermédiaires bantous Suna (Sud-Nyanza), vendaient des armes et des ornements en fer fabriqués par le sous-clan forgeron abaturi aux alentours de Migori qui obtenait leur minerai en pays masaï avec lequel il fabriquait majoritairement des houes pour nettoyer les champs d'éleusine (Babere Kerata 1999). Il existait un flot continu de commerce entre les Suna et les Abakuria qui reliait le lac Victoria au territoire masaï. Ces derniers échangeaient des peaux de lion et de l'ocre pour peintures faciales contre des pointes de flèches avec les Abakuria, qui à leur tour les transmettaient aux Suna qui eux-mêmes les échangeaient contre des bananes, du grain et d'autres biens qu'ils avaient reçus d'Ouganda à travers le lac (Abuso 1980). Ce dernier a joué un rôle fondamental dans les échanges, qui se pratiquaient aussi à travers le lac que le long de ses rives. Le commerce du poisson, bien que ne faisant pas partie de ce travail, mérite d'être signalé car il passa des mains des Bantous à celles des Luo, les groupes pêcheurs suna devenant de simples intermédiaires jusqu'au moment où les Abakuria au nord de Nyanza nouèrent des relations directes avec les Luo, adoptant jusqu'à leur langue.

Cependant, autant les relations des Abakuria avec les populations du nord furent intenses, autant celles avec les Gusii à l'est furent réduites au minimum, si ce n'est inexistantes. En revanche, ces derniers au xix<sup>e</sup> siècle, entretenaient des liens étroits avec les Luo du Sud-Nyanza. Les ornements en fer fabriqués par les Nyangoko - métallurgistes depuis le xvi<sup>e</sup> siècle d'après leur mythe d'origine - au nord de Mugirango étaient très recherchés.

Au-delà de l'échange du sel végétal que nous avons vu plus haut, la tradition orale des peuples des îles de Rusinga et de Mfang'ano (les Abasuba) mentionne des liens commerciaux permanents avec le Buganda et le Busoga (dont ils sont originaires) et avec les Luo du Sud-Nyanza au cours des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles. Ils échangeaient poissons contre bananes et ornements en fer au Busoga, poissons et sel contre grains avec les Luo, grains et sel contre chèvres et moutons avec les Musoma et les Muhuru du sud-est du lac (actuelle Tanzanie), (Ochieng' 1974). Puis ils naviguaient à nouveau jusqu'au Busoga pour

troquer ces chèvres et moutons contre bananes et ornements de fer qu'ils revendaient sur le chemin du retour à Samia, Yimbo et Mageta contre plus de chèvres et de moutons. Cet étonnant ballet sur le lac est à partir de 1850 aux mains des insulaires de Mageta qui y ajoutent le sel (du Busoga ou de Kasingiri ?) et des houes fabriquées au Yimbo, qu'ils revendent aux Luo : commerce inter-régional et prospérité garantie.

Les forgerons abasuba de l'île de Mfangano dans le nord du lac Victoria obtenaient du « fer brut » (loupe ou minerai ? on ne sait pas) de commerçants de l'île de Kome au sud-est d'Entebbe en Ouganda (Kenny 1974).

Les pratiques métallurgiques ont longtemps été associées aux seules communautés agricoles, considérant que le mode de vie des sociétés pastorales nécessite beaucoup moins la pratique de cette activité, par ailleurs considérée par ces dernières comme dévalorisante. Cette vision qui opposait « agriculteurs-métallurgistes » aux « pasteurs sans métallurgie » est rééquilibrée grâce aux travaux archéologiques qui se sont multipliés depuis une vingtaine d'années dans la région centrale du pays. Le cas le mieux documenté est celui de groupes de langue masai avec une métallurgie attestée depuis la fin du xv<sup>e</sup> sur le plateau de Laikipia (Lane 2015), et probablement autour du xviii<sup>e</sup> siècle dans le district de Samburu (Larick 1986) où une cinquantaine de sites de réduction a été répertoriée, sans qu'une parenté soit cependant établie. Dans les deux cas, les forgerons ont un statut ambigu, voire contradictoire. Ils vivent à part, avec une prohibition d'alliance, mais sont considérés comme indispensables car porteur de savoir-faire technique, symbolique et rituel nécessaires à la communauté, et craints car fabricant des objets porteurs de pouvoirs magiques. Leur production couvre les armes (pointes de flèches et de lances, rasoirs, couteaux) et quelques outils mais exclut les houes et autres outils agricoles. En revanche, les liens entre groupes masai pasteurs, masai agriculteurs<sup>50</sup> et masai chasseurs-cueilleurs sont de l'ordre du commerce et des intermariages. Chacune des trois productions, pastorale, agricole et chasse/cueillette n'est possible que grâce aux deux autres. Par ailleurs, le groupe des métallurgistes est décrit comme ayant une relation d'échange privilégiée avec les pasteurs plus qu'avec les agriculteurs.

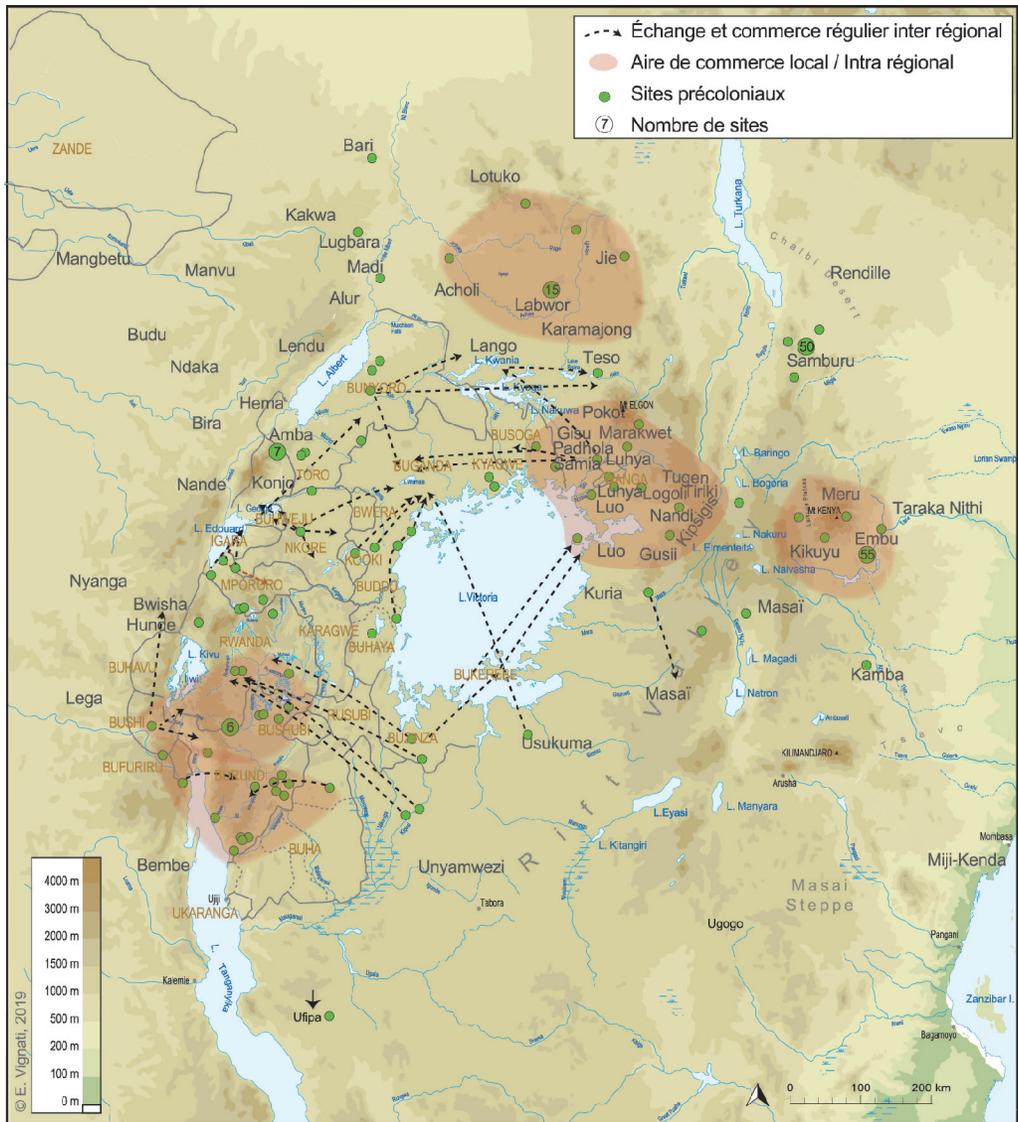
On retrouve aussi de la métallurgie chez les Meru (Peatrick 1999), les Kambas, les Kikuyu du mont Kenya (qui apprirent la métallurgie des Gumba, Were 1985), les Embu, les Mbeere du sud-est du mont Kenya (Ngarie *et al.* 1989, Brown 1995), les Kalenjin Tugen à l'ouest du Baringo (Hodder, cité par Lane 2015). Mutoro (1999) signale pas moins de 55 sites de métallurgie à l'ouest de la Tana River entre Kiambere (barrage hydro-électrique) et Kibuka.

Près de Nyeri, sur le site de Gatung'ang'a, une métallurgie intensive a été repérée, attribuée aux Gumba, prédécesseurs des Kikuyu dans la région. Cependant en l'absence de datation des doutes subsistent quant à l'identité des occupants, même si la culture céramique associée (qui porte le nom du site) permet une chronologie relative du site et la présomption de la présence de populations bantoues (Siiriäinen 1971).

Dans le sud-ouest du pays, il y a plusieurs indications de travail du fer, sans indice d'échange ou de commerce, notamment dans la région de Tarime dans l'actuelle Tanzanie, où des Luo fabriquaient du fer (Ayot 1978).

Au nord-est de la plaine du Mara, sur les contreforts des monts Aitong, un fourneau de fer a été mis au jour et fouillé en 1986, non daté au C14 mais par chronologie relative, il est attribué aux pasteurs masai Loitai entre 1700 et 1800 (Siiriäinen *et al.* 2009).

50. On peut se poser la question de la provenance des outils agricoles des agriculteurs.



Carte 5. Échange local et axes de commerce et d'échange du fer, seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle  
Sources : voir sources carte 6.

### 3.4 Conclusion : quelques réflexions sur la métallurgie

À partir des exemples évoqués sur la production métallurgique, on constate, selon le mode de subsistance (agriculture/pastoralisme) une différence dans la nature des échanges. Ainsi chez les pasteurs, il s'agit d'une *prestation réciproque entre parents ou entre voisins et amis*<sup>51</sup> (ce qui s'apparente au troc). Par ailleurs, les objets fabriqués étaient majoritairement des armes et des ornements. La métallurgie en région pastorale semble plus limitée, la demande y étant moins forte et le fer ne représentant pas le même impact symbolique et social. Chez les agriculteurs, il existe une plus grande diversité de l'offre et de la demande (locale, régionale, interrégionale). La grande diversification de la production (tous les artefacts en fer) s'accompagne d'une spécialisation de certains forgerons dans

51. Pour reprendre une expression utilisée par Maurice Godelier à propos de la monnaie de sel chez les Baruya.

la fabrication d'objets particuliers ou d'objets de forme particulière. Reste que la majorité d'entre eux manufacture des fers de houe qui est un objet polyvalent dont l'importance technique se double d'une importance sociale<sup>52</sup> et parfois économique car il peut être considéré comme une monnaie (voir la section « Échanges/déplacement/circulation »).

La multiplicité des gisements et l'abondance du minerai ont conditionné les lieux de production. Mais c'est la qualité du minerai qui a fait la réputation des forgerons. Le large éventail de minerais exploités va être synonyme de pratiques métallurgiques différentes, induisant des qualités plus ou moins recherchées de produits finis qui orientent les échanges et les circuits commerciaux. En ce qui concerne le contrôle de la ressource, si la liberté d'accès est la situation la plus fréquente, sa modalité diffère selon les situations politiques et les environnements. Cependant, dans les zones agricoles densément peuplées, où des terres peuvent être privées, les métallurgistes devaient parfois, pour collecter le minerai, demander l'autorisation aux propriétaires. Ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les litiges portant sur des terres se sont multipliés, contraignant les pouvoirs à contrôler les accès aux ressources de sel et de fer.

La plupart des métallurgistes et des forgerons opéraient dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres de la ressource. Quelques cas font cependant état de trajets pouvant atteindre 80 kilomètres en raison de la qualité recherchée. Comme par exemple celui des Labwor, qui s'approvisionnaient en territoire jie et qui ont dû établir puis garder des relations de « bon voisinage » grâce aux liens de frère de sang.

Dans un contexte de pouvoir centralisé, et en l'absence de ressource comme au Buganda, le savoir-faire a été valorisé au point « d'importer » des forgerons du Buddu pour répondre à la demande en fer de qualité. Parfois aussi des forgerons vivant dans une région riche en minerai, comme à Samia, vendaient des loupes aux autres forgerons, le fer circulait alors sous forme de produit semi-fini.

Il n'est pas surprenant que la métallurgie soit particulièrement importante dans les royaumes à dominante agricole car grands consommateurs de fer pour l'agriculture et la guerre (nord du Rwanda, sud du Burundi, nord du Buha, Bushi, au Buzinza, le Buhweju, le sud du Kigezi, le Bunyoro).

Dès qu'il y a échange, réseau commercial, colportage ou marché, le fer est présent. C'est le produit central dans l'échange local. Il circulait sous forme de minerai ou de loupe dans un cadre domestique, mais le plus souvent les descriptions le mentionnent essentiellement sous forme de produits finis (armes, outils/houes, ornements). Régionalement, il pouvait circuler seul comme tribut, mais le plus souvent aux côtés d'autres biens et de ressources alimentaires.

Comme le remarque Chrétien (2006), le sel et le fer ont souvent circulé ensemble<sup>53</sup>. Il reste que la circulation du fer est plus complexe que celle du sel. Plusieurs différences notables peuvent être dégagées : la ressource en fer est dispersée, celle en sel est concentrée en des lieux précis. Ce qui va entraîner d'une part une dissociation des deux dans les échanges locaux et d'autre part une circulation du sel sur de plus grandes distances que pour le fer. Par ailleurs, la production du fer est affaire individuelle et de spécialiste hors

52. Par exemple en Ouganda, la grande houe servait uniquement comme partie de la compensation matrimoniale (Quiggin 1949).

53. « *Le commerce du sel et celui des objets de fer, base de réseaux d'échanges à moyenne distance, a souvent associé les partenaires des deux productions : tels les liens entre les sauniers de Katwe et les forgerons du Kayonza ou, au Burundi, entre les forgerons de Kangozi et les sauniers du Kumoso. Paquets de sel, têtes de bétail et houes servaient de monnaies d'échange au cours de trocs successifs.* »

de tout contrôle commercial du pouvoir, la seule régulation qui s'exerce sur le fer est la demande. La production du sel, quant à elle, est une affaire collective. Si la récolte est le plus souvent libre, la quantité et les circuits commerciaux sont en revanche contrôlés par une autorité face à une demande plus régulière.

#### 4. Le commerce et les échanges

Pour approcher la réalité du commerce et des échanges, trois catégories ont été présentées au début de ce texte. La circulation des biens avant l'époque coloniale se faisait à différentes échelles, locale, régionale mais aussi à longue distance. Cette circulation, complexe, est fonction des produits et de la demande.

Le **commerce local**, échanges de « main à main », de troc, longuement évoqué pour le fer ou le sel, était essentiellement tourné vers l'acquisition d'aliments, et non pour l'accumulation de biens, à l'intérieur du groupe ou entre proches voisins et alliés. Il est stimulé par des zones écologiques distinctes aux ressources complémentaires, par les expansions territoriales, par le besoin de services. De plus, il est étroitement lié aux aléas, maladie, famine... Par définition, il est le lieu privilégié de circulation de biens ordinaires et habituels et ce n'est probablement pas à ce niveau que les plantes exotiques ont circulé dans un premier temps. Il reste que c'est à ce niveau qu'elles ont progressivement abouti.

La particularité du **commerce régional** est d'être assuré par des catégories d'acteurs qui se sont spécialisés en tant qu'intermédiaires, commerçants ou colporteurs entre producteurs et consommateurs, jouant parfois le rôle de vecteur d'introduction de biens nouveaux<sup>54</sup>. Certains ont plus spécifiquement été décrits : les Kambas au Kenya, les colporteurs burundais Bayangayanga spécialisés dans la vente du bétail, des houes et du sel ou encore ceux d'Uvinza pour le sel, les Nyamwezi dans le nord de la Tanzanie<sup>55</sup> et les Yao du sud de la Tanzanie qui commercèrent entre le lac Nyassa et la côte<sup>56</sup>. Mais d'autres groupes, moins connus, ont également joué un rôle important dans le commerce régional, comme les Kerebe en tant que porteurs dans un premier temps, ou les Bakingwe. Bien souvent il s'agit de clans dont les membres sont devenus de véritables entrepreneurs pour lesquels le développement du commerce inter-régional et de longue distance a été une réelle opportunité d'enrichissement.

L'existence des lacs a été décisive pour le commerce régional. Dans ce texte, il a longuement été décrit pour le sel et le fer, qui ont été moteur dans son développement et sa permanence, mais il concernait bien évidemment tous les biens domestiques et les aliments. Des lieux ont fonctionné comme plaque tournante, Katwe pour le sel, Samia pour le fer, Bukerebe pour les plantes (qui a commercé très tôt avec le Buganda, Médard 2001).

##### 4.1 Les marchés

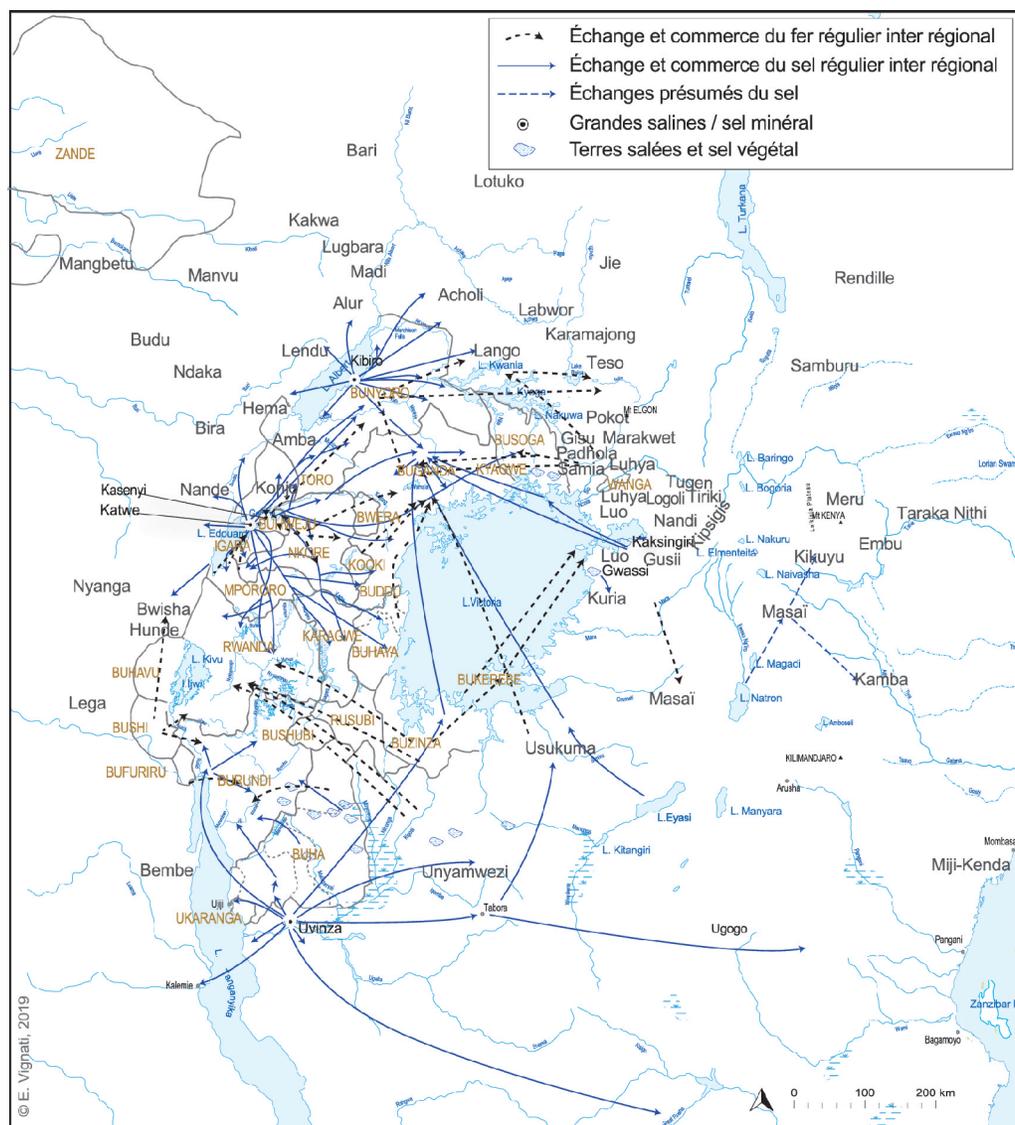
L'existence de marchés<sup>57</sup> dans la région est attestée depuis très longtemps sous différentes formes. Ils pouvaient être ponctuels, saisonniers, temporaires ou permanents. Ils ont émergé

54. C'est le cas par exemple de l'introduction de la houe chez les Nyatura par les Nyamwezi du nord.

55. Pour une présentation des différentes identités et des réalités et regroupées sous le terme de Nyamwezi au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, voir Chrétien (1989) ainsi que Pallaver (2006), Rockel (2000), Roberts (1970), Austen (1971) ; sur les Bayangayanga voir Chrétien (1993) ; sur les Yao, voir Alpers (1969) ; sur les Kambas, voir Lamphear (1970), Jackson (1976).

56. Selon Alpers (1975), le début du commerce des Yao jusqu'à Kilwa daterait du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils échangeaient du tabac, des houes et des peaux contre du sel, des perles et des cotonnades. C'est à partir de ce moment que les Swahilis pénétrèrent dans l'intérieur de l'Afrique.

57. Sur le rôle et l'importance des marchés, voir les articles de Good (1970), Ogutu (1979), Lugan (1981), Médard (2001).



Carte 6. La circulation du fer et du sel dans la région des Grands Lacs dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

Sources ayant servi à la construction des cartes 2, 5 et 6 : Alpers (1975 & 1969), Chrétien (2006), Fagan (1970), Hartwig (1970 & 1976) Hay (1975), Herring (1979), Good (1970 & 1972), Killick (2009), Kenny (1974 & 1979), Gray & Birmingham (1970), Lugan & Nyagahene (1983), Médard (2001 & 2006), Mutoro (1998), Newbury (1980), Turyahikayo (1976), Vansina (2005).

soit dans un contexte commercial de surplus, soit à la frontière entre deux zones écologiques aux productions complémentaires de manière régulière ou occasionnelle en réponse à une situation de manque, comme cela a souvent été le cas à l'est du lac Victoria. En revanche, à l'ouest du Victoria, dans les royaumes du Bunyoro et du Buganda, ils étaient sous le contrôle des agents du roi (les *abakoya* pour le Bunyoro). Au Buganda, le premier marché royal date de 1882 (Médard 2001). Ils étaient non seulement un lieu de circulations de biens mais aussi de contact et de brassage des populations. Katwe en est un exemple significatif. À la suite de l'intensification de l'exploitation des salines de Katwe et de Kasenyi, un certain nombre

de marchés avaient vu le jour tant sur les rives des lacs Édouard et Georges, que le long du canal de Kazinga qui les relie, ou encore sur les îles des lacs. Au nord du lac Georges, l'île de Iranga servait de centre administratif et de distribution aux Bagabo. Les marchés établis sur les rives du nord approvisionnaient les gens des régions du nord, de l'est et du sud-est et du sud (Mwenge, Buhweju, Buddu, Karagwe, Koki, Nkore, et Kiziba jusqu'au Bunyoro). Ceux du canal de Kazinga étaient surtout fréquentés par les commerçants de Igara, Rujumbura, Butumbi, Mpororo, Rwanda, Nkore, Koki, Buddu et jusqu'au Karagwe qui venaient y chercher de la nourriture (notamment du poisson). La localité de Ishaka s'est développée non seulement grâce à son marché mais aussi en devenant un lieu où les commerçants pouvaient venir se reposer (Kamuhangire 1993). Les trois marchés autour et sur le lac Édouard desservaient, pour le marché de Rwebinyoni (proche de Kinkizi), au sud-est, les régions du Butumbi, Kuwumbu, Mpororo, Rukiga, Rwanda, et le Kayonza (Kigezi). Au sud-ouest du lac, d'autres marchés (Bicumbi, Kabare) drainaient le commerce des zones de l'ouest, notamment celles de l'est de l'actuel Congo. Sur ces places de marché, les enjeux commerciaux concernent l'ensemble des ressources et des biens produits dans la grande région des lacs, et en premier le fer du Kigezi et du Buhweju, les vêtements en écorce du Buddu, les peaux du Rwanda, mais aussi la production agricole et les produits de l'élevage.

Plus au nord du lac Tanganyika, d'après Hore (1883), il existait plusieurs marchés au Burundi où était vendue une partie de la production d'huile de palme, Chrétien (1978) précise qu'ils étaient localisés sur les rives du lac. D'autres existaient au Bushi et dans l'ouest du Kivu. Ainsi qu'au Rwanda où une quarantaine a été dénombrée (Lugan 1983).

Quant au grand marché d'Ujiji, créé dans les années 1860, Hore (1883) constate qu'il est fréquenté par toutes les tribus riveraines du lac Tanganyika, les swahilies et les arabes, et qui est le principal lieu d'échange des productions régionales (viande, fruits, légumes, grains, tissus importés), le seul produit local étant le sel. Il est constitué de 2 à 300 petits stands et la monnaie y est déjà en vigueur sous forme de chapelets de vingt petites perles bleues et blanches cylindriques. À côté de ce marché permanent, il existe, relativement proche d'Ujiji, d'autres marchés essentiellement fréquentés par les populations africaines, où l'on trouve du manioc, du maïs, de l'huile de palme en provenance du Burundi et du *mtama*<sup>58</sup>. Ainsi qu'une quantité de poteries et de biens en fer en provenance d'Uvira (Brown 1971). La monnaie d'échange sur ces marchés périphériques était des bracelets en fer ou des perles (qui par ailleurs servaient d'ornement aux Barundi).

#### 4.2 Un commerce régional qui débouche ou se greffe sur un commerce de longue distance<sup>59</sup>

Le commerce de longue distance a d'abord été un commerce qui allait de l'intérieur vers les villes côtières transportant l'ivoire. Dans l'Est africain, plusieurs peuples ont contrôlé ces voies.

Dans l'ouest du Kenya, un axe caravanier rejoignait Mombasa en passant au nord du mont Kilimandjaro traversant le pays des Kamba qui pratiquaient un commerce régional dès 1760<sup>60</sup>

58. C'est-à-dire du sorgho, que l'on trouve dans la littérature sous les autres appellations : *Guinea corn*, *Indian millet*, *Sorghum bicolor*, *cholam*, *durra*, *great millet*, *jonna*, *jowar*, *kafir corn*, *kaoliang*, *milo*, *mtama*, *shallu*, *sorgo*, *sweet sorghum*.

59. Il n'est pas dans le cadre de ce texte de rentrer dans l'histoire du commerce de longue distance, complexe mais bien documentée (voir notamment les articles dans l'*Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, V et VI). Seuls les éléments et les événements significatifs pour l'étude sont évoqués.

60. À noter que « *Les territoires kikuyu furent aussi d'excellents marchés pour les Kamba après 1760. Les négociants kamba se procuraient, auprès des communautés kikuyu de Muranga et de Nyeri, les produits*

avec leurs voisins kikuyu et masaï du centre et du nord-est. Dès 1820, grâce à des alliances avec les Miji-Kenda<sup>61</sup>, ils deviennent dans un premier temps des *middlemen* très puissants entre les lacs Victoria, Turkana à l'ouest et la côte orientale à l'est. Ils vont rapidement avoir le monopole commercial d'une immense région, qui s'étend au nord jusqu'au lac Baringo, au sud jusqu'à la Tanzanie, établissant au nord du mont Kenya des villages de plusieurs centaines de personnes qui servaient de relais dans la collecte de l'ivoire puis des esclaves. Leur caravane pouvait compter jusqu'à 500 personnes et pour les approvisionner, ils créèrent des relais le long des routes caravanières, stimulant ainsi leur développement économique, qui sont autant de « points d'entrée » possibles des nouvelles plantes.

Ce premier commerce de longue distance africain n'a pas été le seul. Plus au sud, les Nyamwezi, comme les Kambas, ont commencé par faire du commerce régional avec les Ha et les Zinza, puis ont organisé au XIX<sup>e</sup> siècle des caravanes qui se rendaient jusqu'à la côte. Les premiers Nyamwezi à se lancer dans ce commerce caravanier furent des fils de chefs qui importèrent les premiers coquillages *conus* au début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>, portés par leurs pères à la place des cornes d'antilopes ou des queues de lièvre car ils furent considérés comme biens de prestige, symbolisant la richesse et la rareté. Il est certain que le commerce de longue distance africain n'a pu émerger qu'en s'appuyant sur des pouvoirs forts. Ils dominèrent, à partir des années 1860, les routes commerciales à l'ouest de Tabora, participant de manière importante à l'échange contre des denrées de luxe (perles, cotonnades) vers l'est et contre du petit bétail vers l'ouest.

Le révérend Wakefield, missionnaire à Mombasa, a réalisé une carte en 1870<sup>63</sup> mettant en évidence les « anciennes routes », empruntées par les caravanes africaines : la principale partait de Tanga, passait à Arusha, puis Navaisha jusqu'au lac Victoria, une seconde partait de Mombasa, passait à l'est du Kilimajaro, puis à Dhaiso au nord-est du mont Kenya et retournait à Tana. Il existait aussi des routes samburu vers le nord et d'autres qui partaient du lac Nyassa vers le lac Baringo, tous les ports étaient reliés par ces routes intérieures (Quiggin 1949).

Le paysage commercial a changé d'échelle avec l'entrée en scène du commerce de longue distance porté par des Arabes et des Swahilis, dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Car, bien qu'il existe des indications de commerce à partir de la côte vers l'intérieur au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, il reste circonscrit à l'ouest des villes côtières lorsque les dirigeants mazrui établissent des alliances avec les Nyika qui leur fournissaient de l'ivoire, du miel, des céréales en échange de sel, de perles, de houes en fer... Il se met progressivement en place surtout à partir des premières décennies du XIX<sup>e</sup> pour rayonner jusqu'au Buganda un siècle plus tard.

Un premier axe allait de Bagayamo à Ujiji, traversant l'Ugogo puis l'Unyamwezi où les Arabes s'installèrent à Tabora (anciennement Unyanyembe) dès 1820. Dans la région du lac Tanganyika, les premières caravanes ont atteint les rives du lac avant 1830 et avant

---

agricoles de base dont leur pays manquait partiellement : le haricot (*nzavi*), l'igname (*ikwa*), [...], le maïs classique (*mwembe*)... » (Ochieng', *Histoire générale de l'Afrique*, 1996, vol. V).

61. Établis dans le sud-est du Kenya et le nord-est de la Tanzanie, ils furent eux-mêmes de grands commerçants dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (Roberts, *in* Gray et Birmingham).

62. Bien que A.C. Unomah n'a trouvé aucune preuve d'une route commerciale au XVIII<sup>e</sup> siècle chez les Nyamwezi (*Histoire générale de l'Afrique*, vol. V).

63. A map showing the routes of some Native Caravans from the coast into the interior of Eastern Africa from information collected by the Revd. T. Wakefield, Missionary at Mombasa, 1865-1867. Les cartes la Royal Geographical Society of London sont disponibles sur le site : [http://legacy.lib.utexas.edu/maps/historical/journal\\_of\\_royal\\_geographical\\_society/index.html](http://legacy.lib.utexas.edu/maps/historical/journal_of_royal_geographical_society/index.html)



1832 ils commerçaient avec le Kooki (Posnansky 1963). En 1840, plusieurs commerçants arabes étaient implantés à Ujiji (Brown 1971). La pénétration jusqu'au Tanganyika se faisait par un axe partant de Tabora, traversait la Malagarasi, coupait à travers l'Uvinza, Utongwe et Ukaranga jusqu'à Ujiji, qui devint en quelques années, non seulement un grand marché mais la base arrière des marchands de la côte pour les expéditions à travers le lac, expéditions qui pouvaient aller jusqu'au Katanga. Une remarque à propos de Tabora et d'Ujiji (créés pour servir de centres de groupage de l'ivoire et des esclaves). La première était une enclave arabe indépendante, en conflit incessant avec les Unyamwezi, la seconde fut pratiquement intégrée à l'État ha. Bien entendu, la circulation des caravanes fut conditionnée non seulement par la topographie mais aussi par l'attitude des locaux vis-à-vis des étrangers et par les conflits. Par exemple, ceux opposants Nugni et Masaï dans les années 1830 ou encore, dans les années 1880-1890, entre Masaï et Higanzu, obligeant les commerçants arabes et Nyamwezi à passer au sud et au nord d'Higanzu.

Tabora devint un *hub and spoke* d'où rayonnaient différentes voies caravanières. Notamment celle vers le Buganda pour la traite des esclaves, celle vers le sud en direction du lac Mweru, ainsi qu'une autre qui rejoignait l'axe au départ de Mombasa (Kimambo 1996).

Une autre route partait de Pangani pour remonter jusqu'à la région de l'ex-Kavirondo, où le commerce de longue distance est arrivé tardivement par le trafic d'ivoire des Swahilis à Mumias (Were 1967a). Par ailleurs, il semble que les peuples au nord de la route caravanière qui partait de Mombasa pour rejoindre l'Ouganda n'ont pas participé à la première phase du commerce de longue distance (Gusii, Luo) (Hay 1975).

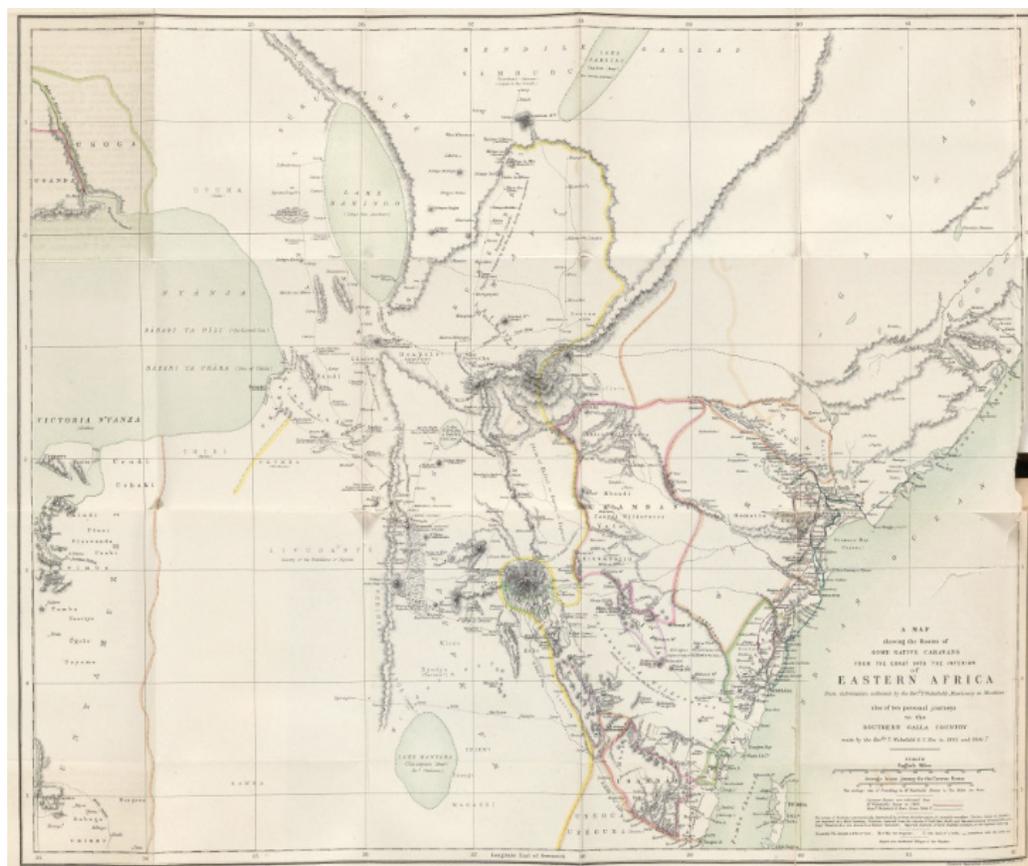
Ce commerce caravanier a aussi été à l'origine de l'instauration de multiples points d'échanges le long des routes pour assurer le ravitaillement (sel contre nourriture ou houes). Ainsi le sel, notamment d'Uvinza, fait partie des caravanes mais avec des modalités bien particulières puisqu'il sert essentiellement de monnaie d'échange pour acheter des vivres sur le trajet, notamment en Ugogo. Il perd d'ailleurs de sa valeur marchande au fur et à mesure que la caravane s'approche du littoral, lieu de production de sel marin. On constate aussi que le commerce de houes prend une place plus importante à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et des réseaux de longue distance. La production augmente face à une demande accrue, demande qui n'est plus seulement locale ou régionale.

Enfin, il faut ajouter que la carte des routes caravanières esclavagistes arabes de Stevenson (1888) pointe une possible pénétration de la région des Grands Lacs par un axe Ouest-Est mettant la région à la jonction des réseaux d'échanges de longue distance des océans Indien et Atlantique. Ce dernier axe est sans doute d'une importance plus grande que ne le laisse penser la documentation existante<sup>64</sup> (voir Thibon, ce volume).

## 5. Conclusion générale. Quelques éléments sur les modalités de circulation des plantes dans ce contexte d'échange et de commerce

Si l'on a documenté aussi longuement le fer et le sel, c'est pour mettre en évidence leur production et la nature et l'extension des circuits et des réseaux empruntés. Il va de soi qu'en filigrane il s'agissait de poser quelques jalons sur les possibles voies de pénétration et de circulation des plantes exogènes sous formes de semences, de graines ou de boutures et de savoir si ces spécimens pouvaient intégrer les différents circuits d'échange, et sous quelle forme.

64. Johnston émet l'hypothèse que la maladie du sommeil arrive au Buganda par la côte ouest (1898 : 644-646), contrairement à d'autres maladies qui, elles, seraient arrivées par la côte orientale.



Carte 8. Routes des caravanes africaines relevées en 1865

Source : Wakefield (1882).

Par exemple, les agriculteurs, en pays nyanwezi, renouvelaient à intervalle de quelques années leur stock de semences contre de nouvelles semences venant du lac Tanganyika ou de l'Ugogo, pour maintenir, disaient-ils, la qualité de leur production et éviter d'épuiser leurs terres (Koponen 1988). Rappelons que l'Ugogo était traversé par les caravanes se rendant à Ujiji. De manière complémentaire, ils échangeaient avec leurs voisins des semences de « haute qualité ».

De plus, grâce aux récits de voyage, la présence de certaines plantes américaines, déjà en production, est fréquemment signalée avec leur dénomination (dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il est fait mention dans plusieurs endroits de culture du maïs, de manioc, de patates douces), en revanche ne sont jamais relatés des échanges de biens contre des céréales ou des tubercules importés.

Par exemple, Farler (1882) indique que le maïs, et le manioc sont très largement cultivés et bien implantés dans les environs d'Arusha en 1880 - ce qui tend à prouver que ces plantes sont là depuis un certain temps -, mais arrive plus tardivement sur les rives à l'est du Victoria. Burton (1874) mentionne une culture du maïs et du manioc de manière fréquente dans la région des Grands Lacs ; de même que Grant (1864) le manioc au Buzinza et la patate douce au Karagwe ; Livingstone (1874) le maïs du côté de Ruvuma. Fin des années 1870, Wakefield remarque à Sendege, une commune à vingt heures de marche de Kisumu vers l'ouest, des « *Millet, beans, bananas, and inexhaustible supplies of sweet* ».



Carte 9. Carte des routes caravanières esclavagistes

Source : Stevenson (1888)

*potatoes are grown* ». Hobley (1910) mentionne des plantations de canne à sucre chez les Kambas en 1910, mais aussi du maïs et des patates douces. Plus tard, Roscoe (1923) relève que chez les Banyankole le maïs était considéré comme un produit de luxe et ne faisait pas partie de leur alimentation quotidienne. Il s'agissait d'un mets d'exception consommé entre les repas (p. 100). C'était également le cas chez les Bagisu pour les haricots et les petites tomates (p. 15). En revanche, chez ces derniers, il a remarqué qu'il y avait une grande quantité de patates douces. Abrahams (1967) indique que les Arabes à l'époque du commerce caravanier ont introduit dans la région « *plusieurs nouvelles plantes qui n'ont pas changé l'agriculture nyamwezi* » (sans préciser de quelles plantes il s'agissait). On peut légitimement se demander si ces « nouvelles plantes », qui n'ont pas changé l'agriculture nyamwezi mais ont transité par la région, ont pu changer l'horizon agricole ailleurs ?

Pour aller dans ce sens, au sud du lac Victoria, les plantes américaines - maïs, manioc, et de nouvelles variétés de sorgho et de millet -, ont été introduites sur l'île de Bukerebe sous le règne de Mihigo II (entre 1780 et 1820) par les porteurs d'ivoire kerebe qui allaient le déposer à Takama (situé au sud du lac) pour les caravanes en provenance de l'est. Ils rapportaient des échantillons de ces nouvelles plantes à l'*omokama* (roi) que ce dernier a planté autour de sa résidence pour déterminer le potentiel de chacun. Ces spécimens ne venaient donc pas de l'océan Indien, comme on pourrait s'y attendre, introduits par les Swahilis et les Arabes, mais bien de l'ouest au cours de l'expansion du commerce de l'ivoire. Dans un contexte global de production de surplus à des fins d'échange (houes du Buzinza), ni le maïs

ni le manioc ne remplacèrent les plantes traditionnelles, et les nouvelles variétés de sorgho et de millet furent rapidement adoptées (Hartwig 1976). L'île de Bukerebe est devenue, grâce à une abondance de pluie et peu de sécheresse, le grenier de la région au XIX<sup>e</sup> siècle, contrairement à d'autres régions traversées par les caravanes, comme l'Unyamwezi.

Si on ne peut situer avec précision le quand de l'introduction de ces plantes, on peut toutefois formuler quelques éléments de réponse sous forme d'hypothèses sur le pourquoi et le comment. Ce dernier s'explique, en grande partie, par le maillage des réseaux d'échanges et de commerce. En revanche le pourquoi relève de la problématique générale de l'emprunt.

Ce n'est pas emprunter un trait extérieur qui est difficile, c'est de le conserver, car il doit s'intégrer dans le système social et technique de la société « emprunteuse ». Toute étude qui considère la dynamique d'une société ou d'une région se trouve confrontée à cette problématique<sup>65</sup>.

Pour en revenir au pourquoi, l'une des hypothèses est que leur présence relèverait d'une curiosité pour les « choses nouvelles » et un désir d'innovation, comme ce fut le cas pour les coquillages *conus* par les Nyamwezi, ou encore les plantes par le roi du Bukerebe. Boivin *et al* (2012) s'essayant à une comparaison entre le *Columbian* et le *Trans-Eurasian Exchange* mettent en évidence que le mouvement de la « translocation » des plantes exotiques (c'est-à-dire extérieures, étrangères) reçues dans une société agricole est le reflet d'un processus long et socio-politique et non d'un emprunt causé par un désir de productivité. Les données ethnographiques et historiques font état (même si parfois brièvement) de la façon dont les plantes sont déplacées dans/vers de nouveaux paysages comme partie d'un processus économique et social plus large et ce dans des sociétés de natures différentes. Ainsi comme le montrent par exemple les données ethnographiques sur l'Amazonie, on collecte des plantes par curiosité, on les ramène, on les essaie... au cours d'un long processus « expérimental ».

Une autre hypothèse : dans la mesure où souvent l'emprunt et l'adoption d'un élément extérieur passent ou sont confisqués en un premier temps par le pouvoir, avant d'être redistribués, l'explication par le politique est peut-être à privilégier. Lorsque l'on met en relation la présence de ces plantes avec les différentes formes de pouvoir (plus ou moins centralisé), il ne semble pas qu'elles aient joué un rôle moteur dans une dynamique qui entraînerait une société vers un changement de nature du pouvoir existant. En d'autres termes, ces plantes nouvelles auraient plus joué un rôle d'accompagnement que de « déclic ». Pourquoi ne pas envisager que le facteur important soit la stabilité que seule une formation politique solide peut offrir, et que les mouvements de populations sont plutôt des entraves à cette adoption ? Et dans cette hypothèse, on se retrouve face à la dichotomie qui se résume à l'opposition société ouverte *versus* société fermée.

## Bibliographie

- Abrahams, Ray G., 1967, *The Political Organization of Unyamwezi*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Abuso, Paul Asaka, 1980, *A Traditional History of the Abakuria C.a.D. 1400–1914*, Nairobi : Kenya Literature Bureau.
- Adshead, Samuel Adrian M., 1992, *Salt and Civilization*, New York : St. Martin's Press, *African Economic History* 19 : 1-19.

65. Voir les travaux de Boas et de Leroi-Gourhan.

- Akama, John Sorana & Robert Maxon, 2006, *Ethnography of the Gusii of Western Kenya*, Lewiston (NY) : Edwin Mellen Press.
- Alpers, Edward A., 1975, *Ivory and Slaves: Changing Patterns of International Trade in East Central Africa to the Later Nineteenth Century*, Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
- Alpers, Edward A., 1969, « Trade, State, and Society among the Yao in the Nineteenth Century », *Journal of African History*, 10 (3) : 405-420.
- Atkinson, Ronald Raymond, 1994, *The Roots of Ethnicity: The Origins of the Acholi of Uganda Before 1800*, University of Pennsylvania Press.
- Austen, Ralph A., 1971, « Patterns of Development in Nineteenth-Century East Africa », *African Historical Studies*, 4 (3) : 645-657.
- Ayot, Theodora Olunga, 1978, *South Nyanza Historical Texts*, Master dissertation, University of Nairobi.
- Babere Kerata, Chacha, 1999, *Agricultural History of the Abakuria of Kenya from the End of the Nineteenth Century to the mid-1970s*, M.A dissertation (History), University of Egerton, Nakuru, Kenya.
- Barndon, Randi, 1996, « Fipa Iron Working and Its Technological Style », in Peter R. Schmidt (ed.), *The Culture and Technology of African Iron Production*, Gainesville : University Press of Florida.
- Boivin, Nocolle, D. Q. Fuller & A. Crowther, 2012, « Old World globalization and the Columbian Exchange: Comparison and Contrast », *World Archaeology* 44 (3) : 452-468.
- Brown, Jean, 1995, *Traditional Metalworking in Kenya*, Oxford : Oxbow Books.
- Brown, Beverly, 1971, « Muslim Influence on Trade and Politics in the Lake Tanganyika Region », *International Journal of African Historical Studies*, 3 : 617-629.
- Broyon-Mirambo, Philippe, 1877-8, « Description of Unyamwezi and the Best Routes Thither from the East Coast », *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*, 22 : 28-38.
- Buchanan, Carole Ann, 1974, *The Kitara Complex: the historical tradition of Western Uganda to the sixteenth century*, PhD thesis, Indiana University.
- Bumalirivu Muwanguzi, Abraham Judah, *Characterisation of Muko Iron Ores (Uganda) for the Different Routes of Iron Production*, mémoire de licence, Royal Institute of Technology, Stockholm, 2010.
- Burton, Sir Richard Francis, 1860, *The Lake Regions of Central Africa: A Picture of Exploration*, Volumes I & II.
- Cameron, Verney Lovett, 1877, *Across Africa*, New York : Harper & Bros.
- Casati, Gaetano, 1898, *Ten Years in Equatoria*, London.
- Chevalier, Auguste, 1940, « Un des plus anciens outils agricoles connus : “la houe Mar” des Soudanais et des Abyssins », *Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale*, 20<sup>e</sup> année, bulletin n°227 (juil.) : 476-482.
- Childs, Susan Terry, 1998, « Social Identity and Craft Specialization among Toro Iron Workers in Western Uganda », 8 (1), in Special Issue *Craft and Social Identity*, Archeological Papers of the American Anthropological Association, Wiley ed. : 109-121.
- Chrétien, Jean-Pierre, 2006, « Notes de recherche sur le lac Tanganyika dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : géopolitique et échanges », *Regional Focus and Global Margin: Lake Tanganyika From C. 1700 To The Present*, Bordeaux.
- Chrétien, Jean-Pierre, 2000, *L'Afrique des Grands Lacs : Deux mille ans d'histoire*, Paris : Aubier.
- Chrétien, Jean-Pierre, 1989, « Les Banyamwezi au gré de la conjoncture. Des “Monts de la Lune” aux faubourgs de Dar es-Salaam (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) », in Jean-Pierre Chrétien & Gérard Prunier (eds), *Les ethnies ont une histoire*, Paris Karthala.
- Chrétien, Jean-Pierre, 1983, « La production du fer au Burundi avant la mainmise coloniale », in Nicole Echard (ed.), *Métallurgies africaines, nouvelles contributions*, Mémoire de la société des Africanistes 9.

- Chrétien, Jean-Pierre, 1980, « La sidérurgie ancienne au Burundi », *Culture et Société* 3.
- Chrétien, Jean-Pierre, 1978, « Le commerce du sel de l'Uvinza au XIX<sup>e</sup> siècle. De la cueillette au monopole capitaliste », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 65, n°240 : 401-422.
- Cohen, David W., 1983, « Food Production and Food Exchange in the Precolonial Lakes Plateau Region », in Robert I. Rotberg (ed.), *Imperialism Colonialism and Hunger: East and Central Africa*, Lexington (MA) : Lexington Books.
- Cohen, David W., 1972, *The Historical Tradition of Busoga*, Oxford : Clarendon Press.
- Connah, Graham, 1996, *Kibiro*, London : British Institute in Eastern African Memoir, 13.
- Czekanowski, Jan, 2001, *Carnets de Route au cœur de l'Afrique*, [traduit du polonais par Lilia Meschy], Montricher (Suisse) : Les Éditions Noir sur Blanc.
- Dalton, George, 1975, « Karl Polanyi's Analysis of Long Distance Trade and his Wider Paradigm », in Jeremy A. Sabloff et Carl. C. Lamberg-Karlovski, *Ancien Civilization and Trade*, 63-132. Albuquerque : University of New Mexico Press .
- de Bruijn, Mirjam, et al., 2001, *Mobile Africa: Changing Patterns of Movement in Africa and Beyond*, Leiden : Brill.
- Dobbs, C. M., 1914, « The Kisingiri and Gwasi Districts of South Kavirondo, Nyanza Province », *Journal of East Africa and Uganda Natural History*, 4 (8) : 129-130.
- Doyle, Shane, 2006, *Crisis & Decline in Bunyoro: Population and Environment in Western Uganda, 1860-1955*, Nairobi-Oxford : British Institute in Eastern Africa, James Currey.
- Fagan, Brian, 1970, « Early Trade and Raw Materials in South Central Africa », in Richard Gray & David Birmingham (eds), *Pre-colonial African Trade: Essays on Trade in Central and Eastern Africa before 1900*, London : Oxford University Press, 1970.
- Fagan, Brian & John Yellen, 1968, « Ivuna: Ancient Salt Working in Southern Tanzania », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 3 : 1-43.
- Giblin, John D. & Dorian Q. Fuller, 2011, « First and Second Millennium A.D. Agriculture in Rwanda: Archaeobotanical finds and Radiocarbon Dates from Seven Sites », *Vegetation History and Archaeobotany*, 20 : 253-265.
- Girling, Frank Knowles, 1960, *The Acholi of Uganda*, Colonial Research Studies, 30, London / Her Majesty's Stationery Office.
- Good, Charles M., 1972, « Salt, Trade, and Disease: Aspects of Development in Africa's Northern Great Lakes Region », *The International Journal of African Historical Studies*, 5(4) : 543-586.
- Good, Charles M., 1970, *Rural Markets and Trade in East Africa*, Research Paper n° 128, Chicago : University of Chicago Department of Geography.
- Grant, James Augustus, 1864, *A Walk across Africa; or, Domestic Scenes from my Nile Journal*, Edinburgh, London : W. Blackwood and Sons.
- Gray, Richard & David Birmingham (eds), 1970, *Pre-colonial African Trade: Essays on Trade in Central and Eastern Africa before 1900*, London : Oxford University Press, 1970.
- Gray, Richard, 1957, « Trading expeditions from the Coast to Lakes Tanganyika and Victoria before 1857 », *Tanganyika Notes and Records*, dec. : 226-246.
- Hartwig, Gerald W., 1976, *The Art of Survival in East Africa: The Kerebe and Long-Distance Trade, 1800-1895*, New York : Holmes and Meier Publishers.
- Hartwig, Gerald W., 1970, « The Victoria Nyanza as a Trade Route in the Nineteenth Century », *Journal of African History*, 11 : 535-52.
- Hay, Margaret, 1975, « Local Trade and Ethnicity in Western Kenya », *African Economic History Review*, vol. 2(1) : 7-12.
- Herring, Ralph S., 1979, « Iron Production and Trade in Labwor, Northeastern Uganda », *Transafrican Journal of History*, 8 (1/2) : 75-93.
- Hobley, Charles Wiliam, 1910, *Ethnology of A-Kamba and other East African tribes*, Cambridge : The University Press.
- Hollis, Sir Alfred Claud, 1909, *The Nandy of Kenya, their Language and Folklore*, Oxford.

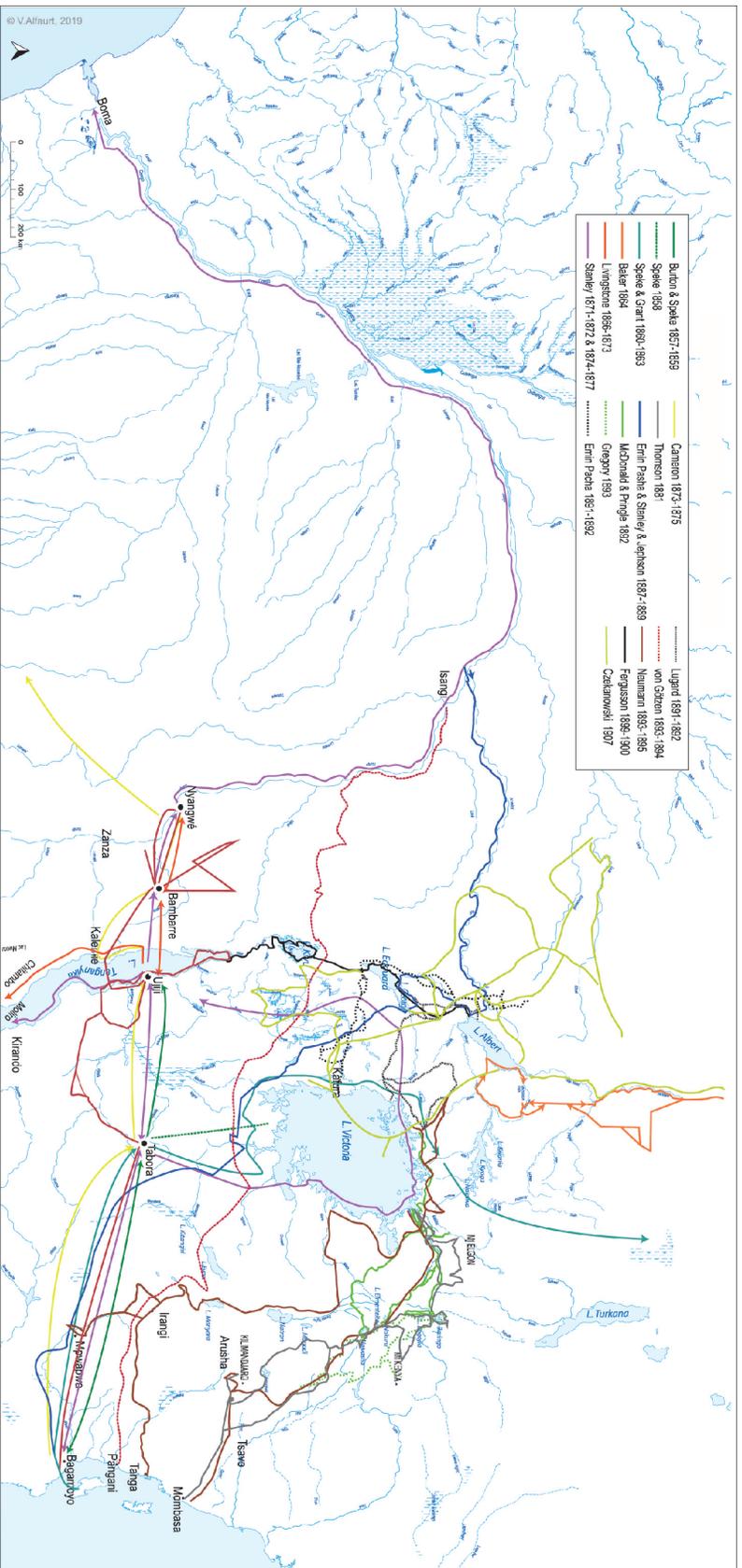
- Hore, Edward C., 1883, « On the Twelve Tribes of Tanganyika », *The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 12 : 2-21.
- Humphris, Jane Ellen, 2010, *An Archaeometallurgical Investigation of Iron Smelting. Traditions in Southern Rwanda*, Thesis Submitted for the Degree of Doctorate of Philosophy, University College London, Institute of Archaeology.
- Huntingford, George Wynn Brereton, 1953, *The Nandi of Kenya; Tribal Control in a Pastoral Society*, London : Routledge & Paul Kegan.
- Iles, Louise, 2018, « Forging Networks and Mixing Ores: Rethinking the Social Landscapes of Iron Metallurgy », *Journal of Anthropological Archaeology*, 49 : 88–99.
- Iles, Louise, 2014, « The Exploitation of Manganese-rich ‘Ore’ to Smelt Iron in Mwenge, Western Uganda, from the Mid Second Millennium AD », *Journal of Archaeological Science*, 49 : 423-441.
- Iles, Louise, *et al.*, 2014, « A Furnace and Associated Ironworking Remains at Munsa, Uganda », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 49 (1) : 45-63.  
<http://doi.org/10.1080/0067270X.2013.877619>
- Iles, Louise & Paul Lane, 2015, « Iron Production in Second Millennium AD Pastoralist Contexts on the Laikipia Plateau, Kenya », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 50 (3) : 372-401.
- Illife, John, 1979, *A Modern History of Tanganyika*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Killick, David, 2009, « Agency, Dependency and Long Distance trade: East-Africa in the Islamic World, ca 700-1500 », in Steven E. Falconer & Charles L. Redman (eds), *Politics and Power: Archaeological Perspectives on the Landscapes of Early States*, 179-207. The University of Arizona Press.
- Jackson, Kennell A., 1976, « The Dimensions of Kamba Pre-Colonial History », in Bethwell A. Ogot (ed.), *Kenya before 1900: Eight Regional Studies*, 174-261. Nairobi : East African Publishing House .
- Jephson-Mounteny, Arthur, 1891, *Emin Pacha et la rébellion à l'Équateur : neuf mois d'aventures dans la plus reculée des provinces soudanaises*, [avec la révision et la collaboration de Henry Morton Stanley, ouvrage traduit de l'anglais], Paris : Librairie Hachette.
- Kamuhangire, Ephraïm, 1993, *The pre-colonial History of the Salt Lakes Regions of Southwestern Uganda, c. 1000-1900 A.D.*, PhD thesis (History), Makerere University.
- Kenny, Michael G., 1979, « Pre-Colonial Trade in Eastern Lake Victoria », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 14 (1) : 97-107.
- Kenny, Michael G., 1974, « Salt Trading in Eastern Lake Victoria », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 9 (1) : 225-228.
- Kiprono, Alvin Bett, *et al.*, 2016, « Rop Quality of Iron Ores in Kenya; Tharaka Nithi and Samia », Proceedings of the Annual Conference on *Sustainable Research and Innovation*.
- Koponen, Juhani, 1988, *People and Production in Late Precolonial Tanzania, History and Structures*, Jyväskylä and Uppsala, Monographs of the Finnish Society of Development Studies n° 2 ; Transactions of the Finnish Anthropological Society n°23.
- Krapf, Johann Ludwig, 1853, *Memoir on the East African Slave Trade: Ein unveröffentlichtes Dokument aus dem Jahr*, Veröffentlichungen der Institute für Afrikanistik und Ägyptologie der Universität Wien, Nr. 98.
- Lamphear, John, 1970, « The Kamba and the Northern Mrima Coast », in Robert Gray & David Birmingham (eds), *Pre-colonial African Trade: Essays on Trade in Central and Eastern Africa before 1900*, London : Oxford University Press.
- Lane, Paul Jeremy, 2014, « The Archaeological Potential for Reconstructing the History of Labor Relations in East Africa, c. 1500–1900 », *History in Africa*, 41 : 277-306.
- Larick, Roy, 1986, « Iron Smelting and Interethnic Conflict among Precolonial Maa-Speaking Pastoralists of North-Central Kenya », *African Archaeological Review*, 4 : 165-176.

- Livingstone, David, 1874, *The Last Journals of David Livingstone in Central Africa, from 1865 to his Death*, London : John Murray.
- Lugan, Bernard & Raphaël Mutombo, 1981, « Le sel dans le Rwanda ancien », *Cahiers d'outre-mer*, 136 : 361-384.
- Lugan, Bernard & Antoine Nyagahene, 1983, « Les activités commerciales du sud Kivu au XIX<sup>e</sup> siècle à travers l'exemple de Kinyaga (Rwanda) », *Cahiers d'outre-mer*, 141 : 19-48.
- Marris, Peter H. C. & Anthony Somerset, 1971, *African Businessmen: a Study of Entrepreneurship and Development in Kenya*, London : Routledge & Kegan Paul.
- Médard, Henri, 2006, « Marchés, échanges et relations sociales au Buganda à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Afrique et Histoire*, 5 : 147-173.
- Médard, Henri, 2001, *Croissance et crises de la royauté du Buganda au XIX<sup>e</sup> siècle*, Doctorat en Histoire, Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- Meyer, Hans, 1984, *Les Barundi : une étude ethnologique en Afrique orientale*, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-Mer [trad. De Meyer, Hans, *Die Barundi; eine völkerkundliche studie aus Deutsch-Ostafrika*, O. Spamer ed., Leipzig, 1916].
- Middleton, Dorothy (ed.), 1969, *The Diary of A. J. Mounteney-Jephson : Emin Pasha Relief Expedition, 1887-1889*, Cambridge : publ. for the Hakluyt Society at the University Press.
- Mworooha, Émile, 1993, « L'État monarchique et son emprise sur la société dans la RGL au XIX<sup>e</sup> siècle », in Département d'histoire de l'Université du Burundi, *Histoire sociale de l'Afrique de l'Est (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, 37-58. Karthala : Paris.
- Mworooha Émile, 1977, *Peuples et Rois de l'Afrique des Lacs : le Burundi et les Royaumes voisins au XIX<sup>e</sup> siècle*. Dakar, Abidjan : Nouvelles Éditions africaines.
- Mutoro, Henry W., 1999, « Research Findings on Iron using Communities of the Upper Tana and their Environment. Ca. 1000 », *International Journal of Arts and Social Sciences*, 1 : 48-55.
- Mutoro, Henry W., 1998, « Precolonial Trading Systems of the East African Interior », in Graham Connah (ed.), *Transformations in Africa: Essays on Africa's later past*, Leicester : Leicester University Press.
- Mwaruvie, John, 2012, « Determining Value of Commodities among the Mbeere Community in Pre-Colonial Kenya », *International Journal of Business and Social Science*, 3(21) : 123-128.
- Ndaywel è Nziem, Isidor, 1997, *Histoire du Zaïre, de l'héritage ancien à l'âge contemporain*, Paris : Duculot-Éditions Afrique.
- Newbury, David S., 1980, « Lake Kivu Regional Trade in the Nineteenth Century », *Journal des Africanistes*, 50 (2) : 7-30.
- Ngonadi, John Uche & Pamela Ifeoma Eze-Uzomaka, 2015, « Fipa Furnaces and Slag: Distinguishing Criteria Based on Physical Analysis », *Archaeological Discovery*, 3 : 32-39.
- Ochieng', William Robert, 1975, *A History of the Kadimo Chiefdom of Yimbo in Western Kenya*, Nairobi : East African Literature Bureau.
- Ochieng', William Robert, 1974a, *A Pre-Colonial History of the Gusii of Western Kenya from AD.1500 to 1914*, Kampala : East African Publishing House.
- Ochieng', William Robert, 1974b, *An Outline History of Nyanza up to 1914*, Nairobi : East African Literature Bureau.
- Odak, Osaga, 1995, « Inter-Ethnic Relations in Bantu-Nilotic Ethnic boundaries of Western Kenya », *Zeitschrift für Ethnologie*, Bd. 120 (H. 2) : 227-240.
- Ogot, Bethwell A., 1967, *History of the Southern Luo*, Nairobi : East African Publishing House.
- Ogutu, Matthias A., 1979, « Agriculture and the Development of Markets in Western Province of Kenya, 1930-1960 », in Bethwell A. Ogot (ed.), *Ecology and History in East Africa*, Hadith 7, Nairobi : Kenya Literature Bureau.
- Opiyo Akech, Norbert *et al.*, 2011, « Mineral, Oil and Gas Resources », in Paolo Paron *et al.* (eds), *Kenya: A Natural Outlook*, 16, chap. 2, Elsevier Science.

- Pallaver, Karin, 2006, « Nyamwezi Participation in Nineteenth-Century East African Long-Distance Trade: Some Evidence From Missionary Sources », *Africa: Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente*, 61(3/4) : 513-531.
- Parke, Thomas H., 1891, *My Personal Experiences in Equatorial Africa*, London.
- Peatrick, Anne-Marie, 1999, *La vie à pas contés. Générations, âge et société dans les hautes terres du Kenya (Meru, Tigania-Igembe)*, Nanterre : Société d'ethnologie.
- Polanyi, Karl *et al.* (dir.), 1975, *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, Larousse, « Sciences humaines et sociales », chap. XIII. [1<sup>ère</sup> éd. 1957].
- Quiggin, Alison Hingston, 1949, *Trade Routes, Trade and Currency in East Africa*, Occasional Papers, Rhodes-Livingstone Institute.
- Raulin, Henri, 1984, « Techniques agraires au sud du Sahara », *Cahiers de l'Orstom*, Série « Sciences Humaines » 20 : 339-358.
- Reid, Richard, 2007, *War in Precolonial Eastern Africa: the Pattern and the meanings of State Level Conflict in the 19<sup>th</sup> Century*, Oxford : James Currey.
- Roberts, Andrew, 1970, « Nyamwezi Trade », in Gray Richard & David Birmingham (eds), *Pre-colonial African Trade: Essays on Trade in Central and Eastern Africa before 1900*, London : Oxford University Press.
- Roberts, Andrew (ed.), 1968, *Tanzania before 1900*, Nairobi : East African Publishing House for the Historical Association of Tanzania.
- Robertshaw, Peter (ed.), 1990, *A History of African Archaeology*, London : Heinemann.
- Robertshaw, Peter, 1984, « Archaeology in Eastern African: Recent Developments and More Dates », *Journal of African History*, 25(4) : 369-393.
- Robertshaw Peter, 2012, « African Archaeology, Multidisciplinary Reconstructions of Africa's Recent Past, and Archaeology's Role in Future Collaborative Research », *African Archaeological Review*, 29 : 95-108.
- Robertshaw, Peter, 2003, « The Origins of the State in East Africa », in Chapuruka M. Kusimba and Sibel B. Kusimba (eds), *East African Archaeology: Foragers, Potters, Smiths, and Traders*, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology : 149-166.
- Robertshaw, Peter, 1999, « Seeking and keeping power in Bunyoro-Kitara », in Susan Keech McIntosh (ed.), *Beyond Chiefdoms. Pathways to Complexity in Africa*, New Directions in Archaeology, 124-135. Cambridge : Cambridge University Press.
- Rockel, Stephen J., 2000, « 'A Nation of Porters': The Nyamwezi and the Labour Market in Nineteenth-Century Tanzania », *The Journal of African History*, 41 (2) : 173-195.
- Rodegem, Firmin M., 1973, *Anthologie rundi*, Paris : Armand Colin.
- Roscoe, John, 1923, *The Banyankole, The Bagesu and other Tribes of the Uganda Protectorate*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Sanders, Todd, 2014, « The Making and Unmaking of Rains and Reign », in Michael R Dove (ed.), *The Anthropology of Climate Change: an Historical Reader*, Chichester, Wiley Blackwell, chap. 20.
- Schweinfurth, Geor, *et al.* (eds), 1888, *Emin Pacha in Central Africa*, London : George Philip.
- Seligman, Charles G., & Brenda Z. Seligman, 1928, « The Bari », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, 58 : 409-79.
- Schmidt, Peter, 2006, *Historical Archaeology in Africa: Representation, Social Memory, and Oral Traditions*, Lanham (MD): AltaMira Press.
- Schmidt, Peter (ed.), 1996, « Reconfiguring the Barongo : Reproductive Symbolism and Reproduction among a Work Association for Smelters », in Peter Schmidt, *The Culture & Technology of African Iron Production*, 74-127. Gainesville : University Press of Florida.
- Schmidt, Peter & Donald H. Avery, 1978, « Complex Iron Smelting and Prehistoric Culture in Tanzania », *Science*, 201 : 1085-1089.

- Schmidt, Peter & Susan Terry Childs, 1985, « Innovation and Industry During the Early Iron Age in East Africa: KM2 and KM3 Sites in Northwest Tanzania », *African Archaeological Review*, 3 : 53-94.
- Senior, H. 1938, *Sukuma Salt Caravans to Lake Eyasi*, Tanganyika Notes and Records, 6 : 87-92.
- Siiriäinen, Ari, *et al.*, 2009, « Pastoralists in the Northeastern Mara Plains, Kenya: Archaeological Investigations of the Pastoral Neolithic and the Pastoral Iron Age », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 44 (2) : 163-193.
- Siiriäinen, Ari, 1971, « The Iron Age Site at Gatung'ang'a, Central Kenya. Contributions to the Gumba Problem », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 6 (1) : 199-232.
- Spinage, Clive A., 2012, *African Ecology: Benchmarks and Historical Perspectives*, Springer.
- Stanley, Henry Morton, 1891, *In Darkest Africa*, II, New York, Charles Scribner's Sons.
- Stevenson, James, 1888, *The Arabs in Central Africa and at Lake Nyasa: with correspondence with H.M. Secretary of State for Foreign Affairs on the Attitude of Portugal*, Glasgow : James Maclehose & Sons.
- Sundström, Lars, 1974, *The Exchange Economy of Pre-Colonial Tropical Africa*, New York : C. Hurst & Co Publishers Ltd.
- Sutton, John & Andrew Roberts, 1968, « Uvinza and its Salt Industry », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 3 : 45-86.
- Thibon, Christian, 2018, « Population Growth and Densities, Socio-Political Landscapes and Crop Diversification in the Great Lakes region: The Demographic Variable, Indicator and Witness of American Plants Dissemination, Peripheral and Central Histories », communication présentée au workshop ANR « GlobAfrica » IFRA – JOOUST, *Dissemination of American Plants and Historical Changes in the African Great Lakes Region*, Nairobi, novembre 2018.
- Thibon, Christian, 2017, « Population : un regard, une rétroprojection XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> & Systèmes agraires et patrimoine agropastoral, des terroirs, une rétroprojection XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> », communication présentée au séminaire ANR GlobAfrica, Université de Pau et des Pays de l'Adour, octobre 2017.
- Thibon, Christian, 1989, « L'expansion du peuplement dans la région des grands lacs au XIX<sup>e</sup> siècle », *Canadian Journal of African Studies / Revue canadienne des études africaines*, 23 (1) : 54-72. <https://doi.org/10.1080/00083968.1989.10804244>
- Thomson, Joseph, 1885, *To the Central African Lakes and back*, London : Sampson Law, Marston, Searle, Rivingston eds.
- Thornton, John, 1990, « Precolonial African Industry and the Atlantic Trade 1500-1800 », *African Economic History*, 19 : 1-19.
- Tosh, John, 1970, « The Northern Interlacustrine Region ». in Robert Gray & David Birmingham (eds), *Pre-Colonial African Trade*, Oxford University Press.
- Turyahikayo-Rugyema, Benoni, 1976, « Long Distance in Kigezi District (S.W. Uganda): a Case Study of Bakiga in Precolonial Era (1500-1930) », *Kenya History Review*, 4 (2) : 223-243.
- Uzoigwe, Godfrey N., 1976, « Precolonial Markets in Bunyoro-Kitara », in Bethwell A. Ogot (ed.), *Economic and Social History of East Africa*, Hadith 5, Nairobi, East African Literature Bureau.
- Vanacker, Claudette, 1984, « Perles anciennes d'Afrique orientale (rive orientale du lac Tanganyika, Burundi, Rwanda) », *Cahiers d'histoire / Cahiers du CRA*, Bujumbura/Paris : 84-112.
- Van Grunderbeek, Marie-Claude, *et al.*, 1983, *Le premier Âge du Fer au Rwanda et au Burundi. Archéologie et environnement*, Institut national de la recherche scientifique, publication 23, Tervuren : Musée royal de l'Afrique centrale.
- Van Grunderbeek, Marie-Claude, *et al.*, 1982, « L'Âge du Fer Ancien au Rwanda et au Burundi », *Journal des africanistes*, 52(1-2) : 5-58.
- Vansina, Jan, 1990, *Paths in the Rainforests: Toward a History of Political Tradition in Equatorial Africa*, Madison (WI) : University of Wisconsin Press.

- Vansina, Jan, 1962, « Long-Distance Trade-Routes in Central Africa », *The Journal of African History*, 3(3) : 375-390.
- Van Zwanenberg, Roger M. A. & Anne King, 1975, *An Economic History of Kenya and Uganda, 1800-1970*, Palgrave Macmillan.
- Vignati, Elizabeth, 1995, *Du fourneau à la fosse : changements techniques dans la métallurgie du fer au Burundi au cours des deux derniers millénaires ? Approche ethnographique, archéologique et historique*, thèse de doctorat en archéologie, Université Paris I Panthéon-Sorbonne [disponible sur HAL].
- Vignati, Elizabeth, 1987, *La Métallurgie du fer au Burundi. Enquêtes orales et matériel*, mémoire de maîtrise, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, non publié.
- Vitali, Giovanni & Enrico Bartolozzi, 1939, *Strumenti agricoli indigeni dell'Africa orientale italiana*, Florence, Regio Istituto Agronomico per l'Africa Italiana.
- Vogel, Joseph O., 1975, « Kabondo Kumbo and the Early Iron Age in Victoria Falls Region », *Azania: Archaeological Research in Africa* 10 (1) : 49-75.
- Wagner, Gunter, 1949, *The Bantu of Western Kenya*, London : Oxford University Press.
- Wakefield, Rev. T., 1882, « Native Routes through the Masai Country », *Proceedings of the Royal Geographical Society and Monthly Record of Geography*, 4 (12) : 742-747.
- Wekesa, Peter Wafula, 2000, *Politics and Nationalism in Colonial Kenya: The Case of the Babukusu of Bungoma District, 1894-1963*, M.A. dissertation, Nairobi : Kenyatta University.
- Were, Gideon S., 1967a, *Western Kenya Historical Texts*, Nairobi : East African Literature Bureau.
- Were, Gideon S., 1967b, *A History of the Abaluyia*, Nairobi : East African Publishing House.
- Were, Gideon S., *Bungoma District Socio-Cultural Profile*, draft report, Republic of Kenya, n.d.
- White, R.G., 1969, « Blacksmiths in Kigezi », *Uganda Journal*, 33 (1) : 65-73.
- Willis, Roy, 1966, *The Fipa and Related Peoples of South-West Tanzania and North-East Zambia*, International African Institute, série Ethnographic Survey of Africa, xv.
- Winter, Edward, 1952, *Bwamba: A Structure-Functional Analysis of a Patrilineal Society*, Cambridge, Heffer and Sons.
- Wright, D.K., 2005, « New Perspectives on Early Regional Interaction Networks of East African Trade: A View from Tsavo National Park », Kenya, *African Archaeological Review* 22 (3).



### Principales routes empruntées par des Européens entre 1857 et 1907 dans la région des Grands Lacs

Carte réalisée par Valérie Alfaut (Les Afriques dans le monde).

Remarque : ne figurent pas sur cette carte les routes des bassins du Nil et de l'Oubangui.